

# C'EST ARRIVE CHEZ MITOUT

Frédéric Jésus

## 1 - Il était une première fois

*Il était une fois...*

Vlam ! (une porte vient d'être claquée ; on observe que sa poignée a été préalablement démontée)

*... dans une charmante petite ville de sous-préfecture, verdoyante et sans histoire, ...*

Criiii ! (c'est le crissement strident de deux lourdes armoires métalliques qui sont poussées et tirées l'une après l'autre sur le sol de ciment, récemment repeint couleur taupe et agrémenté à cette occasion d'un réseau de bandes au sol d'un écœurant jaune bouton d'or sensées indiquer on ne sait trop quoi à qui va là, « normes de sécurité » oblige, sans doute, mais nul ne s'en soucie, en tout cas les trajets des deux armoires ont suivi une autre logique)

*... une petite usine de mécanique de quincaillerie spécialisée dans la fabrication de poignées de portes et fenêtres, gâches, pènes, loquets, espagnolettes, palières, gonds, crémones et charnières pour huisseries en tous genres (catalogue sur demande). Sans être prospère, ...*

- « Ça va pas la tête ? » (là, c'est le hurlement de surprise et de colère d'Hector Galland, directeur des ressources humaines de ladite moyenne entreprise et de ses près de deux cent salariées et salariés – sans compter la sous-traitance – , quand il réalise qu'il vient d'être enfermé de force, en moins de vingt secondes, dans les toilettes des vestiaires mal chauffés du « petit personnel » et ceci, en l'occurrence, par trois robustes ouvrières qu'il n'a guère eu le loisir d'identifier)

*... son chiffre d'affaires est stable, son carnet de commandes assez rempli – tant que les gens ont besoin de cloisons, ils ont besoin de portes et de fenêtres – , sa trésorerie est saine, ses investissements sont sages mais réels et portent sur des machines encore gouvernées par des mains et des cerveaux humains – en attendant, robots aidant, un prochain renversement de tendance, que l'on dit proche – et, au total, ses effectifs d'employés sont relativement constants. On licencie peu, ou du moins à peu près autant qu'on recrute, le Comité d'entreprise est bien doté, le self est acceptable, le taux de syndicalisation est maintenu au plus bas à coups de primes, de menaces de crocs-en-jambe et de mutations internes. Le patron, Georges Mitout, qui aime déployer sa biographie de self made man, se montre à la messe au moins une fois par mois, pilote son petit avion d'avril à septembre, trinque le champagne avec le conseiller départemental du canton dans l'espoir d'être proposé pour la Légion d'honneur, pendant que son épouse préside le Lion's Club local et une œuvre pour l'enfance maltraitée et que leur fils unique, un grand dadais d'ingénieur plus ou moins puceau, se prépare à prendre la relève de son père. Il s'agit là d'un bon exemple de ce que l'on appelait récemment encore une « entreprise familiale ».*

- « Vous allez me sortir de là, espèces d’abruties ? Pas que ça à faire, moi ! Je vous rappelle que nous sommes vendredi soir ! »

- « Justement ! », répondent en s’esclaffant les trois « abruties » en question.

*Par les fenêtres grillagées, on peut contempler le parking à cette heure déserté baignant sous les nappes de lumière orangée que diffusent, dressés tout du long des travées, de fiers et généreux lampadaires au néon. Cet avant-plan du décor reste impassible face aux bourrasques d’un hiver rageur dont les tourbillons, animant une inquiétante chorégraphie, brassent au loin les branches nues, noires et graciles des bouleaux et des noisetiers des bois environnants.*

Il est temps de quitter ici ces mythologies dignes d’un prospectus de l’Office municipal du Tourisme, et d’en venir plutôt à la présentation des faits, tels que la police s’attachera ou non à les établir. Et surtout à celle des protagonistes qui composent l’histoire, absolument authentique, ci-dessous relatée.

En ce vendredi soir de fin février, il y a donc Hector Galland, directeur des ressources humaines (DRH est l’acronyme consacré), on l’a dit, de l’usine Mitout. A quarante-neuf ans, dont vingt-cinq passés dans l’entreprise à y gravir bureaucratiquement les échelons d’une carrière de parfait col blanc, il lui arrive de douter encore de sa légitimité. Aussi est-il assidu à entretenir et afficher les signes extérieurs d’un engagement professionnel exceptionnel et sans faille. Parmi ceux-ci, il se fait depuis toujours un point d’honneur, un devoir d’abnégation, à quitter le dernier les locaux de l’entreprise. En particulier le vendredi soir, quand il savoure par anticipation le moelleux week-end, juste récompense de son ardeur au travail, que sa femme, restée au foyer pour s’occuper de leurs trois enfants, aura soigneusement concocté pour toute la famille.

Voici pourquoi, ce soir-là, après avoir éteint la lumière des bureaux puis profité de sa descente en ascenseur pour gominer de neuf et ajuster dans le miroir la mèche avant dont il encercle sa calvitie, Hector Galland relève maintenant le col de son pardessus et trottine allègrement sur le parking en direction de son élégant quatre-quatre. Contemplant de loin la carrosserie bleu nuit immaculée, tous chromes dehors, qui rutilent sous les néons, il se congratule de ressembler à ce point – ses un mètre soixante-cinq exceptés – à un héros de publicité urbaine pour magazine masculin. Il est dix-neuf-heures passé et, d’habitude, son véhicule est le seul à stationner encore devant les ateliers. Aussi la présence, à proximité, d’une modeste trois portes un peu fatiguée – aile avant droit froissée, rétroviseurs en berne – l’étonne-t-elle un peu. La sortie de ses rêveries de papier glacé et la plongée dans le monde réel n’ont pas fini de l’étonner plus encore...

Comme il vient de dépasser la porte d’accès aux vestiaires et aux sanitaires du personnel, celle-ci s’ouvre brusquement derrière lui. Trois femmes, surgissant de la pénombre, l’alpaguent sans ménagement : deux d’entre elles le ceinturent, la troisième le tire par la cravate et, ensemble, elles l’entraînent à l’intérieur. Pas un mot n’est prononcé pendant qu’elles le conduisent vigoureusement vers le plus proche des cabinets de toilettes, qu’elles l’y précipitent d’un triple coup d’épaule bien ajusté et quelles referment la porte derrière lui. Aussitôt fait, elles bloquent celle-ci avec deux lourdes armoires métalliques pleines des blouses sales de la semaine, roulées en boule, que le service de blanchisserie prendra en charge lundi matin. Pour faire bonne mesure, elles placent

encore un chariot porte-palettes, chargé de palettes, devant les armoires. On a déjà mentionné que, pour faire meilleure mesure encore, elles avaient au préalable subtilisé la poignée, pommeau intérieur et pommeau extérieur, de la porte du cabinet.

Il convient maintenant de présenter les trois femmes que l'on vient d'observer en pleine action. Les autres protagonistes seront introduits au fur et à mesure, mais elles sont à l'évidence les personnages clés de cet édifiant récit. D'autant plus « clés » d'ailleurs que, au sein de cette entreprise au savoir-faire prédestiné, on va souvent les voir affairées d'une part à enfermer des hommes et d'autre part, ceci expliquant cela, à déverrouiller quelques secrets trop bien dissimulés. Voici donc, par ordre alphabétique, nos trois héroïnes, occupées sur l'instant à se congratuler joyeusement tout en s'épongeant le front, puis aussitôt après à enfiler leurs manteaux (on se souvient aussi que le paternalisme de la direction de l'usine ne va pas jusqu'à chauffer correctement les vestiaires et les sanitaires du « petit personnel »). Au vu en effet de ce qui les attend, mieux vaut qu'elles n'attrapent pas maintenant un mauvais rhume !

Le gang des trois femmes se compose pour commencer de Cyrielle Chevassus, vingt-cinq ans, embauchée depuis moins d'un an sur le poste de secrétaire au Bureau des achats. Espiègle, souriante, concentrée, efficace, élégante, sa frimousse piquetée de taches de rousseur esbaudit le regard des ouvriers et même des ouvrières quand elle se rend dans leurs ateliers pour enregistrer et suivre les commandes d'outillages. Les chansons qu'elle fredonne en permanence, avec un beau vibrato dans la voix, se renouvellent au rythme de ses emprunts de disques à la médiathèque municipale. On connaît moins, car elle est discrète voire pudique à ce sujet, le bénévolat que, depuis sa rencontre avec un militant altermondialiste, elle assure dans plusieurs associations de la ville.

A ses côtés se tient Régine Grimaldi, quarante ans, entrée il y a quinze ans chez Mitout comme magasinière puis affectée cinq ans plus tard, après avoir suivi des cours du soir, à un poste d'ouvrière spécialisée à l'atelier de mécanique de précision où, malgré ses demandes réitérées, elle reste confinée au contrôle de qualité. De haute taille, solide et élancée, toujours attentive au sort de ses collègues, généreuse et solidaire, syndicaliste aux yeux verts, elle sait d'une phrase et d'un sourire redonner de l'espoir aux plus désabusés et de l'énergie aux moins combattifs. Dans une poche de sa blouse, elle tient toujours à portée de main une photo de son mari, militant syndical lui aussi, et de leurs deux enfants, et peut-être une autre d'un ancien amant qu'elle ne se résout pas à oublier.

Face aux deux femmes, se tenant très droite dans une posture à la fois grave et enthousiaste, animée d'une lueur de revanche au fond des yeux, resplendit enfin Hapsatou Ouédraogo. Née il y a trente ans, en France, de parents burkinabés, elle a été recrutée à mi-temps par Mitout, il y a dix ans, comme agent de restauration au self de l'entreprise, ce qui lui a permis de reprendre ses études : baccalauréat en candidate libre, puis licence de droit public. Après plusieurs remplacements au sein de l'entreprise, elle y occupe depuis deux ans les fonctions de permanente, toujours à mi-temps, du Comité d'entreprise. Ses rondes pommettes, sa natte épaisse constellée de perles et son rire en cascade sont devenus synonymes, pour toutes et tous, d'accès aux loisirs, mais aussi à leurs droits.

Tout témoin objectif de la scène qui précède aurait aussitôt vu en notre petit DRH, tout cravaté et enflé de son statut qu'il soit, un homme peu apte à faire le poids face à l'une ou l'autre de ces femmes, alors face aux trois ! Elles ignorent s'il a eu le temps de les reconnaître, mais toujours est-il

que le voilà parti à maudire sans discernement, dans un accès de rage particulièrement sonore, l'ensemble de ses chères « ressources humaines ». Il se voit à juste titre enfermé par elles, scellé à l'étroit entre les mâchoires de parpaings de sa non moins chère usine. Un vendredi soir, qui plus est, et avec le froid qui gagne les lieux ! Le petit-bourgeois en lui se met alors à hurler plus fort que le petit chef en lui a commencé de le faire.

Les femmes en ont vite assez. Elles savent qu'à cette heure tardive l'usine est déserte. A l'exception de Gaspard, le vieux gardien de nuit, imbibé notoire, qui surveille en ronflant le portail d'entrée de l'usine tout au bout du parking. Il ne faudrait tout de même pas qu'il finisse par entendre vagir son DRH et qu'il en déduise l'idée saugrenue de faire quelque chose, lui qui ne fait jamais rien ... Les trois femmes cessent de se boucher les oreilles, se regardent un peu inquiètes et se concertent brièvement, comme elles le font depuis des semaines. « Allons », se disent-elles, « il est temps de causer un peu. »

C'est Régine qui se lance, avec la force de l'ancienneté :

- « Bon, on va tout vous expliquer, monsieur Hector. Mais vous allez commencer par arrêter de gueuler parce que ça risque d'empêcher Gaspard de s'endormir, alors nous, comme on aime bien ce vieux-là, on va être obligées de vous bâillonner avec vos chaussettes et de vous lier les mains avec votre ceinture. Un homme aussi élégant que vous ne supporterait sans doute pas une telle faute de goût. »

- « Bien dit ! », approuve Hapsatou. « C'est clair, c'est vraiment ce qu'on va faire, Hector, si vous ne vous taisez pas. En fait, maintenant c'est nous qui décidons et c'est vous qui obéissez. Scénario inversé. Pigé ? »

L'autre commence à se calmer. Puis il tambourine sur la porte à grands coups de pied.

- « Que me voulez-vous, enfin ? »

- « A la bonne heure, il commence à comprendre », soupire Cyrielle. Et elle reprend : « Nous voulons juste, pour commencer, que vous nous écoutiez. Nous n'avons pas trouvé d'autre méthode pour vous y forcer et, comme Hapsatou vous l'a expliqué, là où vous êtes en ce moment, vous n'avez guère le choix. Et quand vous nous aurez bien écoutées, nous pourrons peut-être nous expliquer et vous, vous pourrez même vous excuser. »

- « Il va de soi que nous ne vous libérerons pas avant cela, monsieur Hector », conclut Régine. Sur ce, toutes trois s'installent sur un banc et ouvrent des canettes.

- « M'excuser de quoi ? », entend-on de derrière les armoires et la porte. Mais ce n'est déjà plus qu'une petite voix, où l'indignation étouffée a pris la place de la colère, et qui ajoute sur le même ton : « Je ne comprends rien à ce que vous racontez ! ».

- « J'en doute fort, Hector, mais d'accord : passons donc aux faits », réplique Hapsatou. « Je veux bien commencer ». Elle boit une gorgée de bière, roulant des yeux en direction de ses amies. « Vous souvenez-vous d'Aïssa Ouédraogo ? Peut-être et peut-être pas. Vous lui avez fait perdre son emploi il y a quinze ans, mais il n'y a là rien qui puisse avoir retenu votre attention. Aïssa était ma mère, une bien belle femme, ça vous l'avez vite remarqué, elle m'a tout raconté lorsque j'ai été embauchée à Mitout. Elle était alors chargée du ménage, le soir, dans les bureaux de Mitout, pour le compte de la société de nettoyage à laquelle le grand patron avait décidé de sous-traiter ce genre de besogne. C'était d'ailleurs votre idée. Externaliser les coûts, disiez-vous déjà. A l'époque, déjà aussi, vous

teniez à rester tard le soir, ardent au travail, mais pas seulement au travail. Ma mère était en poste depuis à peine une semaine qu'une de vos mains lui caressa les fesses alors qu'elle s'approchait pour vider votre corbeille à papier. Elle ne dit rien. Quelques jours plus tard, elle passait l'aspirateur sur la moquette du couloir lorsque, vous approchant d'elle par derrière, vous êtes venu lui malaxer les seins. Ce soir-là, elle a repoussé vos mains, et vous avez rigolé avant de retourner à vos dossiers. La semaine suivante, vous avez balancé une saloperie à propos de ses grosses lèvres d'africaine puis, en la coinçant contre la porte, vous avez tenté de l'embrasser. Elle vous a aussitôt collé une gifle, et vous l'avez aussitôt menacée du pire. Le lendemain, elle était licenciée de sa boîte, pour '*faute grave*' lui a signifié son petit chef, à peine gêné, sans plus d'explication. Non déclarée, corvéable à merci, pressée et jetée comme un citron. Après quoi, le bruit a couru, en ville, qu'elle avait volé quelque chose sur son lieu de travail. J'avais quinze ans, je la voyais pleurer tous les soirs, mon père, mon petit frère et moi ne comprenions pas ce qui lui était arrivé. Il lui a fallu deux ans pour retrouver du travail, ce qui a retardé d'autant l'accès à sa carte de séjour. Même après l'avoir obtenue, et avoir repris les ménages dans d'autres bureaux, elle ne cessait de se retourner quand elle sortait de chez nous, comme si quelque chose ou quelqu'un la menaçait en permanence. Elle, si resplendissante, s'est éteinte peu à peu sous nos yeux impuissants. Elle est morte l'année dernière, d'une leucémie foudroyante. Moi, je dis qu'elle a capitulé devant l'épuisement physique et, surtout, moral. Malgré mon amour intact pour elle, je ne veux pas suivre son exemple. Vous souvenez-vous d'Aïssa Ouédraogo, monsieur Hector ? »

Silence derrière le chariot, les armoires et la porte.

- « Cela commence à dater pour vous, bien sûr », enchaîne Régine, « cela date d'ailleurs de l'époque de ma propre embauche, peu après celle de mon mari. Nous allons donc explorer des recoins plus récents de votre mémoire. Vous aviez commencé à protester, monsieur Hector, à l'idée même que je sois recrutée. Le seul nom de Grimaldi sur mon dossier de candidature vous avait arraché un grognement de dégoût : '*Je suis déjà emmerdé par son syndicaliste de mari, pas la peine de doubler la dose*', avez-vous protesté au moment où j'entrais dans votre bureau. Puis vous avez levé les yeux vers moi, me déshabillant du regard des cheveux aux talons, avec une longue pause sur mes jambes, et vous avez eu un drôle de sourire. Aujourd'hui, je dirais plutôt un retroussement de babines. Ce sourire, vous me l'avez décoché chaque année, à chaque entretien de bilan que vous m'imposiez. D'abord pour me maintenir pendant cinq ans, malgré les propositions de mon chef de service, aux fonctions d'auxiliaire-magasinière, au plus bas de la grille de salaire. Puis, sans tenir compte de la formation que j'avais suivie par les cours du soir, en imposant ma relégation au contrôle de qualité, sans accès à la production, au sein de l'atelier de mécanique de précision où j'avais réussi à être affectée en dépit de vos efforts. Quand, à la suite de la grève pour les salaires et les conditions de travail menée et gagnée avec le syndicat, j'ai décidé d'adhérer à celui-ci et d'y rejoindre mon mari, c'est devenu pire. Mais autrement pire. D'égrillard, votre fameux sourire est devenu revanchard. Vous avez commencé à m'attirer ici ou là pour me montrer des pièces défectueuses que j'aurais laissé passer, et me menacer d'en faire état à mon chef d'atelier. Puis, je ne sais comment, vous avez eu vent du fait que j'avais gardé des contacts avec un ancien amour de jeunesse, devenu employé municipal. Vous avez laissé entendre que mon mari pourrait en être informé. Bref, depuis quatre ans, nos '*entretiens annuels de bilan*', comme vous dites chaque fois que vous me les imposez, parfois tous les trois mois, sont devenus des séances de chantage. Le rituel est toujours le même. Une fois la porte refermée, vous allez trôner derrière votre bureau, vous allumez un cigare et, en me scrutant comme au premier jour, vous me répétez qu'il est urgent que j'accepte de vous rejoindre de temps à

autres à la pause de midi dans une chambre de l'Hôtel du Centre si je veux que mon mari et mon chef d'atelier – et même mes enfants, ajoutez-vous avec un affreux rictus – continuent à tout ignorer de mes '*fautes*'. Pour conclure, vous me promettez que, si j'accepte vos propositions, vous effacerez aussi l'ardoise de mes '*dérives syndicales*' et que j'obtiendrai bientôt une promotion. C'est en sortant en larmes de ce dernier '*entretien*' avec vous, le mois dernier, que j'ai croisé Hapsatou et Cyrielle en grande discussion devant la porte du Comité d'entreprise. Elles sont venues vers moi. Nous avons longuement parlé. Nous nous sommes revues à plusieurs reprises dans un bar du centre-ville. Nous avons décidé de ne rien dire à nos hommes, et d'agir par nos propres moyens. Et voici où cela vous a finalement mené, Hector le Butor ! M'entendez-vous bien, le seigneur des chiottes ? Le génie traqueur des pièces défectueuses ! Le contremaître des fellations sur catalogue ! Un cigare peut-être, pour célébrer le dernier rut de son altesse de la bassesse ? »

- « Je vous entends fort bien, madame Grimaldi, et je dis que vous êtes une effroyable menteuse doublée d'une sorcière mythomane, et que vous aurez à me rendre des comptes dès que je serai sorti d'ici ».

Tiens, tiens, notre DRH semble soudain rasséréné ! Et il l'est, en effet : il vient de réaliser que les trois femmes, sans doute grisées par leur audace – ou restées phobiques à l'idée de palper ce corps abhorré – , ont omis tout à l'heure de fouiller ses poches et, par conséquent, de lui confisquer son téléphone portable. Une jubilation vengeresse l'envahit, il en rougit, il trémule, il transpire. Qui va-t-il appeler sur le champ ? Georges Mitout, le président directeur général ? Trop risqué. Son épouse ? Risqué aussi, pour d'évidentes autres raisons. La police ? La police, bien sûr, pour inverser sans délai le rapport de force. Et c'est peut-être à elle qu'il aura aussi le moins de comptes à rendre... D'autant qu'il connaît bien le commissaire, avec lequel il joue au bridge de temps à autres. C'est à peine s'il prête maintenant l'oreille à la voix fluette mais blanche et pétrie de colère de Cyrielle, dont le réquisitoire relaye maintenant celui de ses deux compagnes. Au moins l'indignation qu'elle y met l'amène-t-elle à parler assez fort pour qu'il puisse quant à lui chuchoter dans le combiné sans risque d'être repéré par les deux autres harpies.

- « Et de moi, mademoiselle Chevassus, la si joviale petite secrétaire du Bureau des achats, comme on dit chez Mitout, vous souvenez-vous un peu de moi, monsieur Hector ? Faites-donc un effort ! Ça ne remonte pas à si loin ! Décembre dernier. La veille de Noël. La journée de travail est terminée. J'ai dû rester un peu plus tard pour terminer de passer une grosse commande. J'ai enfilé mon manteau dans le couloir, je le boutonne devant la porte de l'ascenseur, je dois descendre récupérer un sac de cotillons, de chocolats et de bougies laissé dans mon casier au vestiaire. Je me hâte. Je sais que mon ami m'attend devant l'usine. Nous devons nous rendre à l'épicerie sociale de la ville pour préparer la soirée de réveillon prévue avec l'équipe de bénévoles qui l'anime et avec les familles qui la fréquentent. Au moment où je pénètre dans l'ascenseur, vous sortez de votre bureau et vous courez presque pour vous y glisser avec moi. Quatre étages séparent les bureaux des entrepôts et des vestiaires du rez-de-chaussée, mais cela vous suffit pour sortir le grand jeu. Vous me rappelez qui vous êtes – je le sais bien, j'ai signé mon contrat d'embauche au printemps, sous vos gros yeux qui me reluquaient – et vous ajoutez que vous êtes un peu comme un bon papa Noël pour moi, qu'il ne tient qu'à moi de découvrir le cadeau que vous gardez au chaud pour moi dans votre hotte, etc. Là-dessus, vous dégrafez et entrouvrez mon manteau et me tirez à vous en m'empoignant par la taille. Je me débats en vain – ne dites pas que vous avez oublié – et je réussis à appuyer sur le bouton jaune de l'alerte. Vous commencez à vous fâcher, à me rappeler que ma période probatoire d'un an n'est

pas encore achevée, à tirer sur les manches de mon manteau qui finit par tomber au sol. J'entends enfin la voix du vieux Gaspard qui grésille dans l'interphone : *'un problème ?'*. *'Non, tout va bien, Gaspard, c'est une erreur, joyeux Noël !'*, répondez-vous, en dissimulant votre fureur. L'ascenseur termine sa course, je réussis à en sortir en vous y repoussant une dernière fois et en récupérant mon manteau. Avant de refermer la porte et de monter rejoindre votre bureau, vous me montrez en riant la bosse sous votre braguette et vous ajoutez : *'tu ne sais pas ce que tu perds, petite allumeuse, mais il y aura bien une vraie panne entre deux étages, un de ces jours, et alors tu verras que moi je ne serai pas un panne !'*. Depuis ce soir-là, vous me guettez sans cesse chaque fois que, passant devant votre porte, je veux emprunter l'ascenseur pour me rendre dans les ateliers et m'occuper de la préparation et du suivi des achats. Vous improvisez mille motifs pour m'accompagner, vous agitez mon contrat devant moi, vous m'expliquez à quel point il est aisé de provoquer une panne avec un simple trombone déplié en l'enfonçant – ah, comme vous aimez ce verbe ! – sous n'importe quel bouton du boîtier de commande de l'ascenseur, bref vous jouissez en minable de la peur que vous m'inspirez. Si je décide de prendre l'escalier, vous me suivez aussi. Depuis peu, je chante plus fort partout où je vais dans l'espoir que quelqu'un s'inquiète si, tout d'un coup, je ne chantais plus. C'est Hapsatou qui m'a donné ce conseil avant qu'avec Régine et elle nous échafaudions ensemble un autre plan. Voulez-vous que je chante de nouveau, ou bien qu'Hapsatou prenne le relais, avec l'expérience de son groupe de rock, pour vous faire découvrir nos nouvelles tendances musicales ? Pour sûr, ce ne sera pas Petit Papa Noël ! Plutôt *Jailhouse Rock*, pour ce qui vous concerne ! »

Mais Hector Galland, décidément bien silencieux, ne prend plus la peine de répondre, pas plus qu'il n'a d'ailleurs pris la peine d'écouter le récit de Cyrielle. Scrutant fiévreusement son téléphone, il surveille seconde après seconde le maintien de sa connexion avec le commissariat de police après que le placide planton préposé à la permanence d'accueil l'ait assuré, entre deux bâillements, d'une prompte mise en relation avec un certain « inspecteur Duprat », lui aussi de permanence. C'est au moment où Cyrielle évoque « la bosse sous la braguette » qu'une voix presque juvénile se manifeste enfin : « Allo, ici inspecteur Armand Duprat, que puis-je pour vous ? ». Galland se précipite sur la question. Chuchotant, crachotant, éructant, palpitant d'indignation, déballant l'urgence absolue de sa situation d'otage face au chantage et à l'outrage, il livre pour finir à son interlocuteur les quelques indications – entreprise Mitout, rez-de-chaussée, vestiaires, parking, gardien, trois femmes, sans doute des employées, peut-être des terroristes – nécessaires à l'intervention de la police. « Allo ! Allo ! La plus grande discrétion s'impose ... », veut-il ajouter, mais l'autre a déjà raccroché après un « Ne bougez pas, j'arrive ! » aussi absurde que manifestement emprunté à Humphrey Bogart.

- « Non, ce ne sera pas Petit Papa Noël ! Mais peut-être bien la *Bandiera Rossa* ! », poursuit maintenant Régine d'un ton qui se voudrait menaçant mais ne reste que malicieux. Et voici les trois femmes assises sur le banc qui terminent leurs bières et s'époumonent en s'esclaffant : « *Avanti popolo alla riscossa, bandiera rossa, bandiera rossa. Avanti popolo alla riscossa, bandiera rossa trionfera ! Trionfera !* »

Après quoi, étrangement insouciantes, presque indifférentes au froid qui gagne les lieux et engourdit les corps et qui, enrobant leurs mots dans d'éphémères bulles de buée, leur confère l'allure d'héroïnes de fanzine d'un autre âge, celui des révoltes ouvrières souterraines, elles se serrent les unes contre les autres sur leur banc. Elles continuent à dire, à se dire, à se remémorer des bribes de sordide, à purger les grandes et petites dégueulasseries de ce « monsieur Hector » qu'elles

interpellent encore de temps à autre d'un crachat verbal à travers les armoires et la porte. Mais comme elles ne le voient pas et qu'il ne répond pas – ses oreilles à moitié gelées sont vrillées dans l'attente exclusive d'une sirène à deux tons qui s'approcherait enfin – , elles en viennent à oublier sa personne réelle et à ne s'adresser qu'à l'image, définitivement dégradée, qu'ensemble elles se sont faite de lui. Puis à ne plus parler qu'entre elles, de leurs espoirs de revanche et de leurs destins incertains, tout en le tutoyant à l'occasion, dans le vide, au fil des procès par semi-contumace qu'elles lui dressent par bribes, comme pour lui offrir d'ultimes occasion de se préparer à l'inéluctable et infamante condamnation qu'elles lui prédisent. Il s'agit pour elles, en ce vestiaire peuplé du jury fantôme de leurs collègues, de se préparer à affronter le prétoire, aux murs lambrissés de sombre, où elles se voient déjà rappeler publiquement à Hector Galland, ci-devant DRH, l'essentiel des faits commis et des préjudices subis pendant que, livide, il chancellerait dans son box. Puis surtout – c'est là leur obsession de départ et d'arrivée – , après reformulation par les gens de justice des éléments les plus à charge, obtenir de lui sans délai la pleine reconnaissance de ses abus en même temps que l'énoncé d'excuses durables, circonstanciées et, qui sait, sincères. En tout état de cause, elles ne demandent rien d'autre et rien de moins que cette réparation symbolique, mais en bonne et due forme, des violences, menaces et humiliations infligées. Pour le reste, elles ne se font guère d'illusions et présument qu'elles seront sinon sanctionnées du moins sérieusement inquiétées par les pouvoirs ordinaires à propos du mode d'action qu'elles ont choisi pour faire valoir leurs droits. A moins qu'une authentique justice, prenant le relais de leur initiative, ne se saisisse de la question sur le fond et pas seulement sur la forme, ce dont elles doutent fort. Elles ont lucidement dressé, depuis le début, l'inventaire des risques que chacune d'entre elles encourt : garde à vue et interrogatoire au commissariat ; mise à pied ou, plus sûrement, perte d'emploi ; plainte de Mitout, ouvrant à des suites pénales ; reportages généralement à charge de la presse locale ; déclarations larmoyantes de madame et des enfants Galland sur leur époux et père exemplaire ; communiqué de presse de madame Mitout en tant présidente du *Lions's Club*, dont Galland est membre et donateur, dressant le panégyrique offusqué de celui-ci ; absence de franc soutien – peut-être, ou peut-être pas – des collègues, des amis, des familles, et ici le doute est pire que tout.

Les trois femmes en sont là, collées sur le banc, assumant solidairement leurs exigences de vérité et de justice, évaluant leurs chances de mener à terme et avec succès leur « coup de poker » comme elles disent (elles qui n'en connaissent pas les règles et n'y ont jamais joué). Elles rêvent au passage d'une soudaine et massive mobilisation de femmes et d'ouvrières – et même, pourquoi pas, d'ouvriers – à leurs côtés et elles en sont même venues à mépriser le silence persistant d'Hector Galland lorsque le sourire de celui-ci, soudain dressé sur la cuvette des WC, vient célébrer l'arrivée, toutes sirènes dehors, de deux voitures de police sur le parking.

*Il était une fois, dans une charmante petite ville de sous-préfecture, verdoyante et sans histoire, un jeune inspecteur de police, Armand Duprat, qui malgré ses allures de gandin impétueux comprend intuitivement qu'il ne serait pas judicieux d'entrer en trombe et en force dans les vestiaires de Mitout à la tête d'une escouade d'une dizaine d'hommes et de femmes en uniforme brandissant leurs armes de service et hurlant des injonctions à ce que personne ne bouge. Se remémorant son entretien téléphonique avec Galland, et après avoir observé par la fenêtre les trois femmes transies postées sur leur banc, il évalue en urgence la situation, allume une cigarette et décide de pénétrer seul dans les locaux.*

Il entre donc, s'approche d'elles, tend sa carte professionnelle, se présente, sérieux, sévère, rassurant, souriant :

- « Inspecteur Armand Duprat. J'ai été alerté par téléphone. Que se passe-t-il ici ? Qui est Hector Galland et où est-il ? »

- « Enchantées », répondent-elles presque d'une seule voix, tranquilles, concentrées, fatiguées, souriantes. « Régine Grimaldi ». « Hapsatou Ouédraogo ». « Cyrielle Chevassus ». Il ne demande pas à vérifier leurs identités. C'est sans l'aide de papiers qu'il enregistre les tonalités et les saveurs patronymiques venues d'Italie, du Burkina Faso, du Jura, avec un petit sursaut d'attention supplémentaire pour le minois franc-comtois. Tout le monde n'a pas la malchance de s'appeler platement Duprat. Il considère les trois femmes en silence. Pourquoi donc les trouve-t-il d'emblée sympathiques ?

- « Vous devez avoir froid, ici et à cette heure », remarque-t-il un peu stupidement.

- « On se tient chaud comme on peut », rétorque Cyrielle en désignant ses deux compagnes d'un index mutin.

- « Et moi, tout le monde s'en fout que je me gèle les couilles ? », rugit une voix offusquée de derrière les armoires.

- « Le voilà, votre Hector Galland », explique Régine. « Et il vient de vous résumer son problème ! ».

Hapsatou éclate de rire, pendant que Cyrielle fait mine de rougir. Duprat reste impassible. Observation, présomption, déduction, situation. Et par conséquent : improvisation d'une forme inédite d'investigation. N'est-il pas réputé, localement du moins, pour la créativité mais aussi l'efficacité de ses méthodes d'enquête ? Il va à la porte, l'entrebâille le temps d'informer les membres de son escouade que la situation est sous contrôle et d'évoquer à leur intention la présence d'un thermos de café au fond d'une boîte à gants – « Ça risque de durer un peu ... » – , et il revient vers les trois femmes. Puis, tirant vers lui le premier tabouret venu, il s'assoit, étire ses longues jambes et allume une nouvelle cigarette :

- « Permettez-moi d'insister : si vous m'expliquiez ce qui se passe ? » Puis, à la cantonade : « Tout va bien, monsieur Galland ? Vous êtes maintenant en sécurité, je m'en porte garant. Nous entendez-vous bien ? Je commence mon enquête. Mesdames, ayez la gentillesse de parler suffisamment fort pour garantir les droits de votre otage à une information claire et complète. Car prise en otage il semble y avoir, d'après ce que j'ai cru comprendre au téléphone. Puis-je avoir votre parole mesdames, que vous n'êtes pas armées ? Evitez-moi d'avoir à vous fouiller ... » Les trois femmes ricanent en le voyant rougir à ces mots. Elles ouvrent et referment leurs manteaux, déploient les intérieurs de leurs poches. Il toussote, dresse le cou et reprend d'une voix plus vigoureuse que nécessaire : « Soyez rassuré, monsieur Galland, votre cauchemar est terminé, vous êtes libre maintenant ! Enfin, bientôt, juste le temps que je comprenne mieux ce qu'il en est ».

Emis en salve par le dit monsieur Galland, on entend alors un feu d'artifice de borborygmes où il est tour à tour question de son avocat, du commissaire et des élus qu'il connaît, du nom de Duprat dont il se saura se souvenir, des repréailles en haut lieu qu'il lui promet, des impôts qu'il paye, de la conjuration des syndicats, des délinquants, des gauchistes et des féministes, de l'atteinte au patrimoine industriel de la ville et même de la Déclaration des droits de l'homme. Sans oublier l'évocation de sa tendre épouse et de ses chers enfants, sans doute morts d'inquiétude à l'heure qu'il est. Ni enfin, reprenant là où il l'avait laissée, la mention de ses précieux organes frigorifiés et en

péril, les risques de pneumonie qu'il se dit certain d'encourir, l'angine qui gagne ses amygdales en colère, et les *kleenex* dont, dans l'immédiat, il aurait tant besoin pour se moucher.

- « Essayez donc avec vos doigts, monsieur Hector ! », l'interrompt Hapsatou. Le soprano de sa voix excédée suffit à éteindre sur le champ le chorus poisseux que Galland vient d'infliger à ses protagonistes pour assourdir leurs propos sur cette scène d'autant plus inaccessible à son contrôle qu'elle reste invisible à ses yeux. Duprat, que la mâle et tintamarresque section de cuivres activée par le DRH en détresse avait déstabilisé au point de l'amener à chercher dans ses poches un mouchoir à son intention, s'avoue maintenant estomaqué par l'aplomb et l'efficacité de ces trois femmes. Sans savoir pourquoi, il baisse la tête, et la mèche blonde de ses cheveux, dument laquée et domestiquée, plonge sans prévenir devant l'observatoire réputé placide de ses yeux bleus.

Et maintenant c'est pire encore quand Cyrielle se lève et vient vers lui, si spontanément gracieuse et si manifestement mue par l'impulsion à dire, à lui dire, toute l'ignominie dont est capable un homme de pouvoir – « Oui, nous allons vous dire ce qu'il en est ! » – que Duprat est bien obligé de prendre acte du trouble qui le saisit à cette approche. Puis – pure conscience professionnelle, se chuchote-t-il à lui-même –, de se conformer à la nécessité accrue de se tenir sur ses gardes. Car lui aussi est un homme de pouvoir. Quelque réduit soit ce pouvoir, c'est bien celui d'entendre, de tenir compte de ce qu'il entend, et surtout de le faire au moyen d'une procédure formalisée, supposée étanche aux émotions. A cette procédure-là, estampillée « chevalier blanc » de la justice, il veut et doit urgemment se tenir.

- « Je vous écoute », Duprat parvient-il enfin à articuler en relevant le menton pour cesser de considérer si stupidement et plus longtemps le bout de ses chaussures ferrées.

- « D'accord, monsieur l'inspecteur. Bien que vous ne soyez pas venu dans ce but, nous pouvons vous dire tout ce qui, selon nous, mériterait une véritable inspection de votre part », Cyrielle enchaîne-t-elle tout en s'autorisant, d'un geste ingénu qui l'étonne elle-même, à remonter sur le front en sueur du jeune homme la mèche impromptue et non réglementaire qui, par égarement sans doute, est venue la barrer. « Et si monsieur Hector, là où nous l'avons confiné, peut supporter de l'entendre de nouveau, nous allons donc vous dresser l'inventaire précis de ce que nous avons à lui reprocher. »

Régine se lève à son tour.

- « Je vais vous faire un résumé. N'hésitez pas à prendre des notes, cela pourrait être utile ».

On évitera ici toute redite au lecteur puisqu'il a déjà pris connaissance de ce qu'il en fut pour qu'il en soit ce qu'il en est maintenant, sous ses yeux et sous ceux de Duprat. Régine s'en tient aux faits. Au fil des trois récits qu'elle dresse, on entend par intermittence Galland qui grogne, proteste, renifle (mais c'est le rhume et non le remords qui le gagne) et qui menace parfois (mais c'est désormais par principe plus que par conviction). Duprat, quant à lui, s'efforce de rester impavide et griffonne sur un carnet à spirales l'essentiel de ce qu'il entend. Cyrielle et Hapsatou interviennent de temps à autre : parfois sur le registre de l'ébauche et de l'affinement progressif de revendications d'intérêt féministe général ; mais le plus souvent en émettant, comme les célébrantes d'un entêtant gospel, des appels incantatoires à ce que justice – y compris expéditive – soit faite. Régine, la plus « politique » des trois, les tempère alors d'un geste. Elle a compris que Duprat est décidé à prendre son temps, à se

montrer envers elles sinon compréhensif du moins habile. Pour on ne sait quelle raison, il semble décidé à les convaincre de libérer elles-mêmes leur DRH. Cela jouerait en leur faveur, argumente-t-il subrepticement en outrepassant son rôle et en remontant sa mèche de cheveux – un indice devenu manifeste de son implication personnelle dans la situation. (Le lecteur, féru de psychologie, qui voudrait s'intéresser ici à la biographie particulière de sa mère, de sa sœur ou de sa compagne, voire même à sa propre féminité inconsciente, doit accepter que cette dimension de l'affaire n'ait pas sa place dans le présent récit. Ce qu'il était *une fois* se révélera tout simplement à l'issue de la *seconde*. Patience !)

Régine Grimaldi vient d'en terminer avec l'évocation de la quasi phobie des ascenseurs contractée par Cyrielle. Elle narre maintenant sans vergogne le minutieux complot que les trois femmes, après avoir réussi à partager leurs confidences sur les agissements réitérés du sordide DRH de Mitout, ont fomenté à son encontre. Elle explique et décrit leur décision de l'humilier en l'enfermant dans les bas-fonds-mêmes de cette entreprise qu'il vénère au point de l'abreuver jusqu'à plus soif d'heures supplémentaires largement consacrées à la maltraitance de ses fameuses « ressources humaines ». Une décision destinée à déstabiliser autant que possible une hiérarchie et des collègues tacitement complices de ses façons de faire, mais surtout à alerter et protéger toutes les femmes, actuelles ou futures employées de Mitout, susceptibles de passer à portée de sa lubricité.

- « Oui, maltraiter le maltraitant sur les lieux de ses maltraitances, et rompre à jamais le cycle occulte des souffrances particulières imposées aux femmes qui travaillent chez Mitout, c'est ce que nous avons voulu faire, nous en assumons le projet et nous en assumons les conséquences », conclut Régine, aussitôt applaudie avec un grave enthousiasme par Cyrielle et Hapsatou.

- « N'importe quoi ! Mais que fait donc la police, au lieu d'écouter ces âneries ? », tente Galland une dernière fois.

-« Pas si vite, pas si vite, mesdames ! », intervient alors Duprat. « Ne commettez pas l'erreur de vous accuser alors qu'il existe des voies judiciaires que vous pouvez emprunter en toute légitimité », poursuit-il en sortant enfin un peigne de sa poche pour conforter sa mèche dans l'option officielle qu'il vient d'identifier.

- « Ah oui, et lesquelles ? », rétorquent ensemble les trois femmes, Cyrielle ajoutant par devers elle : « Trop mignon pour être honnête, ce petit gars-là, mais sait-on jamais ? ».

- « Eh bien, écoutez-moi, mais promettez-moi ensuite de libérer cet homme et de le laisser rentrer tranquillement chez lui. Je crois qu'il a compris le message pour le restant de ses jours ! ».

- « J'en doute fort », répond Régine. « Mais dites toujours ».

- « Voilà. Mademoiselle Ouédraogo, pour commencer. Certes votre mère est décédée, mais je crois me souvenir qu'en l'espèce une descendante peut agir en son nom pour obtenir réparation d'un préjudice grave. D'autant que les délais de prescription pour saisir le tribunal des prudhommes sont assez longs en cas de harcèlement sexuel. Il faudrait aussi retrouver la lettre de licenciement de votre mère par son employeur. Rassembler des témoignages, mobiliser les associations de défense des droits des femmes, des droits des étrangers, voir avec elles comment aller devant un juge, déposer une plainte, obtenir réparation. Même si les faits remontent à quinze ans, il y a sans doute quelque chose à faire. Cessez de ricaner, monsieur Galland, on vous entend d'ici ! Quant à vous, madame Grimaldi, comment se fait-il que votre syndicat ne vous ait pas mieux informée et conseillée ? D'après ce que vous dites, votre DRH a systématiquement privilégié les avances sexuelles sur les avancements de carrière. Oui, je sais, même dit comme cela, ce n'est pas drôle ! Mais vous pouvez

certainement établir à l'intention des prudhommes que, à compétences et réalisations professionnelles égales, vous êtes la seule à ne pas avoir bénéficié des mêmes perspectives que vos collègues – je parle des perspectives d'avancements de carrière et de salaire, pas des avances sexuelles, ce n'est toujours pas drôle, mais c'est une piste à explorer. Vous pourriez en tout cas arguer d'une discrimination liée à vos engagements syndicaux. Silence, monsieur Galland ! Et vous enfin, mademoiselle – mademoiselle ? – Chevassus, le harcèlement sexuel semble patent dans votre cas. Vous pourriez demander et obtenir les relevés, enregistrés par la pointeuse, de votre heure de sortie et de celle de monsieur Galland, le 24 décembre dernier. Retrouver aussi l'heure de l'appel d'alerte venu de l'ascenseur si le gardien – Gérard ? Gaston ? ah oui : Gaspard – a pensé à le consigner sur son registre. Sans oublier les témoignages des employées de l'entreprise auxquelles vous avez confié vos inquiétudes. Puis, munie de ces documents, venir déposer plainte au commissariat. Je me ferai un plaisir, je veux dire un devoir, de l'enregistrer et de la faire aussitôt suivre à qui de droit. Une dernière fois, monsieur Galland, je vous demande de vous calmer si vous voulez que vos trois victimes vous libèrent ! »

- « Mais c'est à vous de me libérer, bon sang de bonsoir ! C'est pour cela que je vous ai appelé ! »

- « Certes, certes. Mais en l'espèce, on peut voir les choses autrement ... Qu'en dites-vous, mesdames ? »

Les trois femmes se consultent. Elles sont fatiguées. L'enthousiasme est retombé. L'enlèvement, elles commencent à le voir, les menace. Les pistes judiciaires indiquées par Duprat méritent peut-être d'être empruntées pour donner suite, sans renoncer à l'essentiel, à une situation qui risque sinon d'aboutir à une impasse.

- « D'accord », dit Hapsatou, « nous allons rendre ce fumier à sa famille. L'*osso bucco* du vendredi soir doit avoir refroidi, mais un charmant week-end l'attend encore, avec grasses matinées, visite de musée, apéro au *Lion's Club*, tchin-tchin patron, messe et communion et gigot du dimanche. Qui sait ? Peut-être réussira-t-il même à baiser sa femme samedi soir, après deux ou trois cognacs. Mais lundi matin, il ne perd rien pour attendre. Nous allons sérieusement examiner vos suggestions, monsieur l'inspecteur. D'ici là ... bon, allez, Cyrielle, Régine, finissons-en pour ce soir ».

Cyrielle passe devant Duprat en penchant la tête. Elle le considère furtivement en plissant les yeux et en esquissant un sourire triste, comme pour dire : « Vous êtes bien gentil, et même plutôt beau gosse, mais je n'y crois pas ». Avec l'aide d'Hapsatou et de Régine, elle écarte le chariot à palettes, pousse l'une des armoires sur le côté. Elle remonte et coince une mèche derrière son oreille, ressert sa ceinture, et sort enfin de sa poche la poignée et le pêne de la porte des toilettes, qu'elle ouvre en se bouchant ostensiblement le nez. Galland se précipite aussitôt dans l'embrasure, assassine du regard les trois femmes et l'inspecteur, remonte le col de son manteau et fonce vers la sortie des vestiaires, dans l'urgence de retrouver le parking et son quatre-quatre.

- « Inutile de vous dire que vous entendrez parler de moi ! », aboie-t-il avant de s'enfuir.

- « Mais c'est déjà fait, j'ai déjà beaucoup entendu parler de vous », commente Duprat. « Vous noterez cependant, cher monsieur, que l'intervention de la police n'a pas été nécessaire pour vous sortir de la situation dans laquelle vous vous étiez mis », ajoute-t-il avec un clin d'œil en direction des trois femmes.

Mais celles-ci, Cyrielle y compris, restent de marbre. L'air maussade, elles considèrent à travers les fenêtres grillagées la fuite minable de Galland qui, à grandes enjambées, poumons bloqués, s'en va retrouver son cher quatre-quatre sur le parking. Après quoi, elles remercient et saluent l'inspecteur, après qu'il ait griffonné « à toutes fins utiles » leurs numéros de portable sur son carnet à spirale, puis elles s'éloignent à leur tour dans la nuit froide pour retrouver la vieille guimbarde de Régine sur le parking. « Tout ça pour ça ! », semblent-elles soupirer en s'y engouffrant. Au loin, les tiges glabres des bosquets s'agitent toujours aussi furieusement mais, comme le vent est tombé, on se demande sous quelle impulsion et dans quelle intention.

Duprat allume une cigarette et, s'efforçant d'arborer un petit sourire de satisfaction, il rejoint les membres de son escouade, dont une moitié somnole pendant que l'autre converse avec ses écrans.

- « Tout va bien, les enfants, on rentre à la maison ! ». Sa conception relativement cinématographique de l'ordre sort renforcée de l'épisode, quelque part entre « Silence, on tourne ! » et « A moi le beau rôle ! » avec, en prime, une jolie fille au générique. Tant pis si le film policier s'envase par ses soins dans les arcanes d'un huis-clos judiciaire dont il sait parfaitement qu'aucun *happy end* ne viendra le conclure. Dans cette petite ville dont il espère que sa future promotion lui permettra de s'échapper au plus tôt, la paix sociale n'est-elle pas à ce prix ? Son rapport d'intervention tiendra en cinq lignes.

Hector Galland, quant à lui, n'a pas cru judicieux de réveiller Gaspard – lequel, bien au chaud dans sa loge, n'avait pas cru nécessaire quant à lui de refermer les grilles après que les deux voitures de la police eussent tout à l'heure pénétré dans l'entreprise, pour des raisons qui d'ailleurs l'indifféraient. Un peu avant d'arriver chez lui, Galland stationne dans une rue latérale pour retrouver, dans l'habitacle cossu de son véhicule, le calme qui sied à son personnage. Il allume le plafonnier et, face au rétroviseur, il s'éponge le front, se recoiffe, renoue sa cravate. Puis il téléphone à son avocat, qui l'écoute longuement, comme il se doit, pose quelques questions et lui conseille instamment de ne prendre aucune initiative. Il réfléchit pour finir au récit banalisé qu'il va tenir à son épouse pour expliquer son retard. Ses enfants seront couchés à cette heure. Il sait qu'il devra forcer son appétit pour savourer non pas un *osso bucco* (« Maudites pouffiasses, de quoi se mêlent-elles ? ») mais la croûte aux morilles qui lui a été annoncée ce matin. Il a connu pires supplices.

## 2 - Il était une seconde fois

*Il était une fois...*

Vlam ! Vlam ! Vlam ! (trois portières viennent d'être refermées ; ce sont celles d'une fourgonnette de police qui, sirène deux tons tonitruante et pneus crissant, vient de piler devant les grilles)

*... par un beau lundi matin, à l'heure où, faisant virevolter sous leurs semelles la poussière de givre qui scintille sous le soleil pâle, de longues files d'employés convergent paisiblement vers l'usine Mitout pour y prendre leurs postes ...*

Clic-clic, clic-clic, clic-clic (ce sont les menottes se refermant sur les poignets de trois femmes sévèrement extirpées des groupes composites qui franchissent la grille, puis conduites sous escorte, dans un murmure de réprobation générale, vers le bureau plaqué d'acajou de Georges Mitout où leurs licenciements sans solde pour fautes graves leur seront notifiés avant le retour à la grille et le départ vers le commissariat, et on ne saurait dire si la réprobation collective qui murmure tout autour vise les licenciements et les arrestations de collègues ou bien ces fautes graves dont on ignore la nature tout en supposant déjà qu'elles n'ont pu que les justifier)

*... des postes qu'il est précieux et impérieux de préserver coûte que coûte, car quoi qu'on en pense et qu'on en dise Mitout est tout de même un bon employeur, enfin pas pire que d'autres dans la région. Chacun et chacune connaît en outre dans son proche entourage quelqu'un dont le chômage s'éternise et les impayés s'accumulent ...*

- « Bien sûr qu'on ne bouge pas ! Elles sont allées trop loin, et trop seules. De vraies gauchistes, et même pire ! » (là, c'est la position du syndicat majoritaire, informé pendant le week-end, on ne sait comment, des événements du vendredi et qui a tenu une conférence téléphonique la veille au soir afin de décider prudemment de ne rien faire. Pourtant Régine Grimaldi, l'une des trois femmes impliquées, est syndicaliste elle aussi, appréciée qui plus est, surtout des femmes évidemment. Mais elle émerge au syndicat minoritaire, celui des allumés de la lutte, pas étonnant au fond de la retrouver là. Sans parler de son mari, qui ne semble au courant de rien, de cela comme du reste, et que l'on s'abstient de contacter, on ne va pas se mêler de leurs histoires conjugales. Quant à Hapsatou Ouédraogo, bon, passons ... Quelle idée d'avoir accepté de la recruter comme permanente au Comité d'entreprise, voilà à quoi ça mène ! Il y a quand même des limites, pour un syndicat pragmatique et réformiste, à vouloir afficher à ce point des postures antiracistes, et d'ailleurs il y a plus de turcs que d'africains chez Mitout, alors à quoi bon ?)

*... pendant que s'accumulent aussi, dès le dix du mois, les épluchures de pommes de terre, les boîtes de lentilles vides et les emballages de spaghettis comme tout relief des festins familiaux quotidiens. La ville s'enorgueillit cependant de disposer d'assez jolies guirlandes de Noël autour des fenêtres et au fronton de ses épiceries sociales et, pour Carnaval, d'oser un masque de sorcière avec verrue poilue sur le buste de Marianne dans le hall de la Mairie, ainsi que ...*

Stop ! Il est temps de quitter ici ces mythologies dignes d'un reportage bâclé de la presse locale. Et de préciser que, en ce lundi matin, rien ne se passe comme ci-dessus indiqué. La dramaturgie socio-judiciaire est restée en panne. Dès huit heures trente, Régine et Cyrielle ont rejoint l'une son atelier, l'autre son bureau et ses listes de commandes. Hapsatou, du fait de son mi-temps, n'a ouvert qu'à treize heures trente la porte vitrée du cagibi concédé au Comité d'entreprise par la direction de Mitout. Et la journée s'est déroulée comme d'habitude, pauses café, pipi et repas compris. Conformément à la volonté de Galland et aux conseils de son avocat, et du fait que les trois femmes aient elles-mêmes fini par s'y résigner, rien n'a fuité dans l'entreprise de leur bras de fer de vendredi soir et de l'intervention de la police. Le vieux Gaspard a bien tenté de livrer quelques bribes du récit d'une soirée étonnamment mouvementée, mais il y a longtemps qu'on se contente de sourire de ses baragouins. Hector Galland est resté enfermé – deviendrait-il claustrophile ? – dans son bureau. Le

local syndical est resté désert. Seul le soleil d'hiver est parvenu, de derrière les verrières des ateliers de production, à réchauffer l'atmosphère de l'usine plus que de coutume.

Aussi, le soir venu, quelque peu abasourdis par le silence qui risque de recouvrir leurs audaces, Hapsatou, Régine et Cyrielle sont-elles impatientes de se retrouver dans le vestiaire. Et là, considérant d'un air songeur mais pétillant la porte des toilettes, elles s'accordent sur l'urgente nécessité de se concerter de nouveau. Elles achèvent de s'en convaincre en se rendant à pied dans leur bar habituel du centre-ville où, autour d'un chocolat chaud, elles mettent au point la seconde phase, devenue indispensable, de leur stratégie. La première était émotionnelle et naïve : elles escomptaient des excuses pour laver les offenses et en interdire de nouvelles. Nourrie du constat d'un quasi-échec, celle-ci sera vengeresse et expiatrice : une nouvelle lumière tiendra lieu de justice, et verra bien qui voudra voir.

- « On va contacter dès demain le service juridique de mon syndicat », propose Régine, « et lui demander d'explorer, pour chacune de nous trois, les conseils tarabiscotés de l'inspecteur Duprat. Je doute fort qu'aucun d'entre eux puisse aboutir à quoi que ce soit, mais nous aurons joué le jeu et nous saurons à qui nous en tenir. On informera Duprat des résultats de cette consultation, surtout à propos de ton affaire d'ascenseur, Cyrielle : vu qu'il a quelques chances de déboucher sur une plainte au commissariat et que tu as de toute évidence réussi à taper dans l'œil du bel inspecteur, tu pourras plus facilement l'attirer dans nos filets. Mais attention, les filles, toujours pas un mot à nos hommes pour l'instant, surtout au mien ! Qu'ils ne viennent pas compliquer les choses en voulant s'en mêler ! »

- « A nos hommes ? », interroge Hapsatou. « Moi, comme vous le savez, j'en ai plusieurs, des hommes, tous choisis par mes soins. Alors il n'y a pas de risque que j'en choisisse un plutôt qu'un autre pour en faire mon confident. D'autant qu'il s'agit ici de ma mère. A elle, qui a su et voulu me parler, j'aurais peut-être parlé aussi, si elle était encore en vie, pour lui dire qu'elle allait enfin obtenir réparation. Mais, aujourd'hui encore, je ne dirai pas un mot à mon père, ni à mon frère. »

- « OK, moi je veux bien essayer de faire reconstituer par écrit mes péripéties de Noël », enchaine Cyrielle. Mais, franchement, que nos collègues acceptent de parler et que ce pauvre Gaspard tienne un registre d'autre chose que des bouteilles qu'il ingurgite – et même de cela ! – ou au mieux des fantômes qu'il voit passer devant sa loge, Duprat ne m'y fera pas croire ! Donc, si les procédures fumeuses qu'il nous a mises dans les jambes pour couper notre élan ne débouchent sur rien, que fait-on ? »

- « Dans ce cas, vendredi soir prochain, on fonce de nouveau ! », réplique Régine.

- « J'allais le dire », confirme Hapsatou.

- « Et moi aussi », ajoute Cyrielle. « J'ai déjà une idée. »

- « J'ai peut-être la même, ou à peu près », renchérit Régine en la regardant droit dans les yeux.

Au lecteur présumé attentif sera de nouveau ici épargnée la réitération des questions que le lendemain, à l'occasion du rendez-vous téléphonique organisé par Régine Grimaldi pendant la pause déjeuner, les trois femmes posent donc au service juridique du syndicat de celle-ci. Chacun se souvient des propositions formulées par Duprat pour éteindre leur querulence en offrant, ainsi qu'à leur misérable DRH, la possibilité d'une issue à l'acte premier de leur vengeance. La notion d'« acte premier » ici évoquée a pour seule intention de confirmer au dit lecteur qu'il va maintenant découvrir, à l'insu de ces deux hommes, ce qu'il en est de l'acte second.

De fait, s'il est permis de douter que l'inspecteur ait cru un seul instant à la viabilité des procédures par lui-même suggérées, le service juridique du syndicat, quant à lui, ne peut – ne veut ? – pas y adhérer bien longtemps. Contacté le mardi midi, le juriste de permanence prend note en détail des trois situations qui lui sont soumises. Mais le jeudi midi suivant, après avoir mené plusieurs investigations, au demeurant contestables, dans les recoins des trois affaires, ses avis sur les actions judiciaires que Duprat a conseillé aux trois femmes d'entreprendre sont aussi formels que négatifs :

- s'agissant d'Hapsatou Ouédraogo et de sa mère, et dans la mesure bien entendu où celle-ci est décédée, qu'elle n'a entamé aucune démarche de son vivant et que, de toutes façons, les délais de prescription depuis les faits allégués sont largement dépassés, il est incompréhensible qu'un inspecteur de police ait pu suggérer la moindre saisine du tribunal des prudhommes et, qu'à cette occasion, il fasse courir à l'entreprise Mitout le risque de déstabiliser un réseau de sous-traitance organisé depuis plusieurs années « à la satisfaction de tous » (dit-il) ;

- s'agissant de Régine Grimaldi, et après prises de contact avec la direction et les représentants du personnel de l'entreprise, il est avéré que ses non avancements et non promotions renouvelés, en comparaison du traitement de ses collègues, résultent de motifs professionnels et de nuls autres, et en l'occurrence d'erreurs de montage qu'au titre du contrôle qualité elle n'aurait pas su repérer à plusieurs reprises, ces défaillances s'étant malencontreusement et régulièrement manifestées la veille de ses « entretiens d'évaluation » (remarque-t-il sans ciller) ;

- s'agissant enfin de Cyrielle Chevassus, l'ensemble des informations recueillies au sein de l'entreprise, y compris auprès des délégués syndicaux, atteste de la prégnance systématique des « comportements aguicheurs » que, « consciente de ses charmes », elle déploie du bas en haut de la hiérarchie au prétexte de s'enquérir auprès des employés de sexe masculin de leurs besoins en matériaux et outils dont elle prétend, en organisant commandes et fournitures, assurer la « satisfaction » (la satisfaction, répète-t-il) ;

- dans ces trois cas, et pour l'ensemble de ces raisons, il apparaît malvenu, ou spécieux, et surtout sans fondement juridique recevable, d'engager les actions envisagées à l'encontre de Mitout et de son DRH, sauf à exposer les plaignantes à la menace (la menace, souligne-t-il) de devoir s'acquitter de condamnations et de frais de réparation morale pour procédures abusives voire pour diffamation.

A ce stade du récit, on devine que le lecteur, déjà submergé d'empathie envers nos trois héroïnes et leur combat sans concession contre la domination masculine et la résignation sociale, partage avec elles le dépit qui maintenant les gagne. Encore ce dépit est-il pour elles assez relatif dans la mesure où d'emblée, on l'a vu, elles ne se sont guère fiées aux scénarios alternatifs du policier. Que vise au fond un agent des « forces de l'ordre », ont-elles bien vite pensé, sinon le rétablissement et le maintien de l'ordre par tous les moyens, y compris ceux de l'entourloupe pseudo-juridique et de la capitulation programmée des énergies rebelles ? Un ordre qui sert – et que servent tout autant, de diverses et complices façons – l'hégémonie absolue de l'employeur et donc le DRH servile et sans scrupule qu'il mandate à cet effet, les logiques hiérarchiques qu'il impose, les syndicats qu'il agréé pour huiler les rouages, le machisme brutal ou feutré qu'il entretient au quotidien, et tout ce qui s'ensuit. Rien de neuf, par conséquent, ne se manifeste ici : vendredi dernier, sur la scène du vestiaire, Duprat, telle la voix de ses maîtres, avait juste chanté aux trois femmes l'antique mélodie anesthésiante, celle de la concession présentée comme transitoire et stratégique, mais préconçue comme vaine, qu'il convenait selon lui qu'elles accordent à leur protagoniste. Et ceci alors qu'à l'issue

d'une semaine de labeur leurs paupières commençaient à peser lourdement sur leurs ambitions féministes et prolétariennes.

Mais le pire reste à venir, sinon pour le lecteur solidaire, du moins pour Cyrielle, Hapsatou et Régine lorsque, jeudi en début d'après-midi, Hector Galland les fait convoquer ensemble à 17 heures par son secrétariat. Sur les conseils de son avocat, seul confident des outrages subis et dont il s'est d'ailleurs assez vite remis, le DRH a en effet décidé d'organiser la contre-offensive. Sollicité comme il l'a été à plusieurs reprises, depuis la veille, par le service juridique du syndicat de Régine, il est pleinement informé tant des intentions procéduraires de celle-ci et de ses deux comparses à son encontre que de leurs irrecevabilités juridiques. C'est donc après les avoir laissé attendre un quart d'heure dans le couloir que, confortablement calé dans son fauteuil et mâchonnant le cigare qu'exige sa mise en scène, il reçoit les trois femmes. Il les prie d'autant moins de s'asseoir qu'il a préalablement évacué toutes les chaises de son bureau en les faisant remiser pour la circonstance dans celui de sa secrétaire.

- « Alors, mesdames, on veut continuer à faire les malines, me dit-on ? », attaque-t-il. « Bon, allons droit aux faits. Je suis prêt à effacer vos égarements de vendredi soir. Ne me remerciez pas ! La fatigue, sans doute, même pour celles qui ne travaillent qu'à mi-temps. Ou l'alcool, peut-être ? A toutes fins utiles, j'ai récupéré vos canettes de bière, lundi matin, avec vos empreintes digitales dessus, bien entendu. S'il n'est pas de mon intérêt ni de celui de l'entreprise, pour l'instant, de porter plainte au pénal pour voie de fait, séquestration et menaces dans les locaux du vestiaire, rien ne peut en revanche nous empêcher d'engager des procédures de licenciement disciplinaire pour consommation d'alcool et manifestations d'ivresse sur le lieu de travail. Dans votre cas particulier, mademoiselle Ouédraogo, je ne doute pas que le Comité d'entreprise se joindrait solidairement à la démarche de Mitout. Mais nous n'en sommes pas encore là, mes jolies, et c'est de vos allégations ordurières à mon endroit dont je veux vous entretenir. Une fois n'est pas coutume, madame Grimaldi, mais je rejoins sur un point les conclusions de votre syndicat : vous ne détenez aucune preuve tangible à l'appui de vos petits délires privés, aucune de vos plaintes n'a donc de chance d'aboutir là où les scénarios que vous échafaudez entendent me conduire. Vous voulez me mener en bateau, mais ce sont vos naufrages qui s'annoncent, pas le mien. Car, si vous persistiez dans vos intentions, non seulement vous seriez évidemment déboutées et vos calomnies jetées par-dessus-bord, mais de plus, comme cela vous a déjà été dit, je me retournerais contre chacune d'entre vous pour diffamation et préjudice moral. Mon avocat est très clair sur ce point : vous seriez alors condamnées à de fortes amendes pénales et civiles. De très fortes amendes. Oh, pas la peine de vous agiter, il fallait réfléchir avant d'agir ! Moi, j'ai longuement réfléchi, et voici la suite des événements telle que je la vois. Pour vous acquitter de ces sommes, vous viendrez l'une après l'autre, madame Grimaldi, mademoiselle Chevassus, me supplier de faire augmenter vos salaires, de vous accorder des primes, que sais-je encore ? Et vous, mademoiselle Ouédraogo, pour étoffer votre rémunération déjà abusive, de gonfler la subvention au Comité d'entreprise qui a cru bon de vous employer. Et peut-être bien que j'accepterai de le faire, et peut-être bien que non. Peut-être même renoncerai-je d'emblée aux poursuites pénales, et peut-être que non. Dans tous les cas, c'est moi qui décide et ce sera à mes conditions. Je vous laisse deviner lesquelles, puisque vous tenez à la réputation que vous voulez me faire, et de ce point de vue vous ne serez pas déçues. En cas de démarche groupée de votre part – et pourquoi pas ? vous avez fait vos preuves en matière d'action collective – je précise que je connais un hôtel dans les environs qui dispose de très grands lits, avec matelas aquatiques, un

vrai délice pour qui les partage. Je vous laisse réfléchir. Allez, vous pouvez sortir, je vous ai assez vues pour ce soir. A vous de décider dans quelles circonstances nous pourrions, ou non, nous revoir. »

Régine est la première à émerger de la stupéfaction qui fait suite à ces propos. Elle veut prendre la parole. Mais Galland l'interrompt :

- « Non, pas un mot de plus, madame Grimaldi. Je vous ai vues, mais je n'ai pas prévu de vous écouter. Ceci étant, si vous tenez dès ce soir à vous rendre utiles toutes les trois, allez donc chercher les chaises que ma secrétaire a provisoirement hébergées dans son bureau, et veuillez les replacer dans le mien. J'ai demain matin une réunion importante avec des gens importants, en vue d'un plan de licenciements ou d'embauches, je ne sais plus très bien, et je ne vais tout de même pas les laisser debout quand il en va de l'avenir de l'entreprise et des salariés ! »

Cyrielle, au bord des larmes, pathétique, est sur le point de hurler son indignation, mais Hapsatou lui pose la main sur la bouche.

- « Très bien, on s'en occupe, monsieur », affirme-t-elle à l'étonnement général, y compris à celui de Galland, qui écrase son cigare dans le cendrier en improvisant un sourire où le triomphe se mêle de perplexité puis qui, les mains glissées dans les poches de son gilet, les regarde faire d'un air rêveur. Ce qui échappe en revanche à ses yeux plissés, c'est le moment où Hapsatou, dans le secrétariat où elle se saisit d'une chaise, dérobe furtivement la clé de la porte qui sépare celui-ci du couloir. Elle avait vaguement remarqué la présence de cette clé pendant que Galland les avait délibérément fait patienter avant de les recevoir, et elle s'en est soudain souvenue quand Régine, puis Cyrielle, ont à l'instant tenté de se manifester.

Les trois femmes regagnent le vestiaire en silence. Elles enfilent leurs manteaux. Pas besoin de se parler. Il est temps d'aller prendre un chocolat chaud. Ou peut-être une bière. Et d'envisager ensemble le nouveau vendredi soir qui s'annonce.

*Il était donc une fois, dans une charmante petite ville de sous-préfecture, verdoyante et sans histoire, la suite et la fin d'une vengeance dont le montage méticuleux visait dorénavant la perfection, ...*

(une vengeance « implacable », comme on dit souvent, une vengeance ourdie dans la ferveur de la dénonciation publique de vingt siècles, vingt ans et vingt jours d'oppression d'une moitié de l'humanité sur l'autre, une vengeance construite autour de l'idée de tendre aux mâles répugnants le miroir où ils pourraient enfin contempler la répugnance de leurs abus de pouvoir)

*... une vengeance dont chaque séquence, patiemment conçue et passionnément agie, préparait la suivante ...*

(oui mais une vengeance moins destructrice que réparatrice, refusant que la haine et la mort triomphent au motif qu'on les a vues rôder et s'approcher, une vengeance résolue à dénoncer le mal plutôt qu'à le faire, à faire le pari de l'amour et de la vie, à soutenir par exemple l'hypothèse que la finalité ultime de la résurrection du Jésus des chrétiens ait été de chercher et de trouver l'occasion de rendre à Judas son fameux baiser)

*... une vengeance qui mettrait un terme à la répétition de ce qui l'a motivée. Mais laissons le lecteur en juger.*

Pop ! (c'est le bruit du bouchon du flacon de porto, où elle a versé deux ampoules d'un sédatif d'action rapide, que Régine, le lendemain soir, vient d'ouvrir de ses mains gantées et qu'elle tend à Gaspard dans sa loge avec un grand sourire – « A votre santé ! C'est pour vous remercier de tous les services que vous nous rendez ». Le vieil homme lui rend son sourire avant de s'enfiler deux grandes rasades à même le goulot – « Ah, je vois que vous connaissez mes goûts ! ». Régine jette un coup d'œil à sa montre. – « Mais oui, tout le monde vous aime bien ici, Gaspard ! »)

La nuit est maintenant tombée. Les derniers employés quittent l'usine, col relevé, écharpes nouées, et dans leurs yeux se lit la joie de l'oublier jusqu'à lundi matin. Même Hector Galland, dont le quatre-quatre vient de franchir la grille, ne semble pas décidé, une fois n'est pas coutume, à effectuer ces fameuses heures supplémentaires que personne n'attend de lui. Hapsatou, qui a fait en sorte de déjeuner ce midi avec la secrétaire du DRH, a appris d'elle que sa femme et ses enfants sont déjà partis passer le week-end chez des amis – elle a dû, en maugréant, se charger de la réservation de leurs billets de train – et qu'il ne les rejoindra que samedi soir. Une information qui facilite grandement le plan des trois femmes.

Gaspard n'a pas résisté longtemps à la chimie portugaise. Après quelques bâillements, il a dodeliné de la tête, laissé ses paupières prendre les commandes et s'est assoupi droit sur sa chaise, puis sur l'oreiller de ses deux avant-bras croisés sur le petit bureau. Dans le tiroir duquel Régine a vite fait de trouver le pistolet d'alarme qu'il se vante régulièrement de posséder – « Avec ça, les maraudeurs n'ont qu'à bien se tenir ! » - et qu'elle glisse prestement dans la poche de son manteau. Elle vide et rince la bouteille dans le petit lavabo de la loge, referme la porte et se dirige vers les bâtiments centraux de l'usine. Il est près de dix-neuf heures. Elle téléphone à Cyrielle : « Tout va bien, c'est à toi d'agir maintenant ».

- « Allô, inspecteur Armand ? ». Duprat a proposé à Cyrielle de l'appeler par son prénom lorsqu'il l'a jointe dans la semaine pour lui demander de ses nouvelles et lui laisser son numéro de portable. Grâce à la clé dérobée la veille, elle s'est installée avec Hapsatou dans le bureau de la secrétaire de Galland après le départ de celui-ci. Les deux femmes ont enfilé au préalable les fines paires de gants qu'elles ne quitteront pas de la soirée. Les lèvres collées au téléphone, Cyrielle déploie maintenant les registres les plus fragiles et les plus sucrés de sa voix. « Je suis chez Mitout, inspecteur. Il y a de nouveau des problèmes, ici. Je ne peux pas vous expliquer par téléphone. Pouvez-vous venir ? Non, non, pas dans le vestiaire, ce soir ! Au quatrième étage, dans les bureaux au-dessus des ateliers. La porte principale du rez-de-chaussée est toujours ouverte – nous avons un gardien dans l'usine. Prenez l'ascenseur, je vous attends sur le palier. Mais faites vites ! Dix minutes ? Parfait. » Et, avec un soupir de fillette : « Je vous attends, inspecteur Armand ! ».

Dans l'immédiat, c'est Régine qui vient de sortir de l'ascenseur. C'est tordue de rire qu'Hapsatou quitte le bureau pour l'accueillir :

- « Félicitations, Cyrielle ! », applaudit-elle dans le couloir. « Depuis le *'Happy birthday, mister President'* de Marilyn, on n'a pas fait mieux... »

- « Bon, du calme les filles ... », tempère Régine en ôtant son manteau. « Les choses sérieuses vont commencer. Hapsatou, il faut qu'on se planque toutes les deux en attendant notre bellâtre. Et toi, Cyrielle, prépare toi pour le grand jeu ! »

A part le ronflement de Gaspard dans un coin de la nuit, le silence a maintenant gagné l'ensemble des espaces de l'entreprise Mitout. La pénombre aussi, à l'exception de la veilleuse dans le hall d'entrée et d'une petite lampe posée sur le bureau du secrétariat de Galland, au quatrième étage. Cyrielle est assise, les mains croisées sur le tapis de souris, et il y a juste assez de lumière pour saisir l'un de ses profils, encadré de longues mèches bouclées en tous sens, mais pas l'autre (« Moteur ! », dirait ici un metteur en scène, après avoir recueilli l'approbation du chef opérateur). On entend une automobile qui s'approche, le moteur qui s'éteint, une portière qui claque. Une seule. La lourde porte de l'entrée qui s'ouvre et se referme, l'ascenseur qu'on appelle, qui descend, s'arrête, remonte. Duprat en sort enfin. Cyrielle vient vers lui dans le couloir (champ / contre-champ). Il pose ses mains sur ses épaules, les y laisse :

- « Que se passe-t-il, Cyrielle ? », s'enquière-t-il d'une voix grave, chaude, enveloppante, comme dans un polar américain d'après-guerre, effectivement.

- « Suivez-moi, Armand », lui souffle-t-elle, et le regard furtif qu'elle lui lance est aussi anxieux et bouleversé que possible. Il la saisit tendrement, « paternellement », par la taille et se laisse guider vers le secrétariat. Elle le précède.

- « Bon sang, ce qu'il fait sombre, ici ! Alors, dites-moi tout ... » Il la prend de nouveau dans ses bras. C'est lui, ce soir, qui a le geste de remonter une de ses mèches à elle. Le flic en lui se liquéfie à vue d'œil.

- « Tout ? Nous vous avons *déjà* tout dit, monsieur l'inspecteur ! Mais peut-être faut-il vous le répéter. N'est-ce pas les amies ? Venez m'aider à mettre à jour les fiches de l'inspecteur ».

Duprat, soudain moins tendre, lâche Cyrielle et recule d'un pas. Régine et Hapsatou émergent de la pénombre du bureau et vont se positionner derrière lui, l'une à droite, l'une à gauche.

- « Nous sommes très heureuses de vous retrouver, inspecteur », claironne Régine, « fidèle au rendez-vous et fidèle à notre cause, aussi. Non, ne bougez surtout pas, ne vous retournez pas, levez les mains, nous sommes armées, voyez-vous ! Mais si, mais si ! Hapsatou, montre lui donc notre revolver. Vu ? C'est un Beretta 92, vous connaissez, je crois. Il est chargé bien sûr, au cas où seriez de moins bonne volonté que vendredi dernier. Car ce soir, c'est d'une autre façon que nous allons avoir besoin de vous. Mais ce sera du sérieux, cette fois-ci. L'enlèvement n'est plus au programme. Oh, ce ne sera pas grand-chose, rassurez-vous ! Mais tout d'abord, et vu que nous sommes armées, comme je l'ai dit, veuillez commencer par nous remettre votre arme de service. Mais si, mais si ! Ou plutôt, Cyrielle, veux-tu bien palper notre ami – venant de toi, il ne va pas s'y opposer, pas vrai ? – et l'aider à se montrer docile sur ce premier point. Elle est glissée dans sa ceinture, c'est cela ? Très bien, conserve là le temps que je ligote l'inspecteur sur sa chaise. Pas de besoin de bâillon, l'usine est déserte, le gardien dans le coaltar et vous, en tant qu'otage, avez bien le droit de vous exprimer. Vous êtes d'ailleurs un beau parleur. Un bel enfileur de perles aussi, dirais-je ... Ah, j'allais oublier, Cyrielle, fouille donc aussi ses poches, nous avons besoin de son portefeuille et de ses clés de voiture. Je suppose que vous êtes venu avec votre véhicule personnel. Aussi personnel que vos motivations, de toute évidence ! Désolé, mais le plan drague, *flirt* et tout ce qui s'en suit est remis à plus tard. De toute façon, Cyrielle a tout ce qu'il lui faut chez elle, pas vrai Cyrielle ? ».

Cinq minutes plus tard, Régine contemple avec satisfaction son œuvre quelque peu charcutière. Le policier est solidement ficelé des épaules jusqu'aux chevilles, poignets compris, à l'aide de la solide

cordelette de cinq mètres qu'elle a dérobée le jour même dans l'atelier des expéditions. Il considère tour à tour les trois femmes d'un air hébété où surnage, pour la forme, une pointe de défi et, s'agissant de Cyrielle, de dépit.

Mais c'est ainsi et Hapsatou, après avoir vérifié que le revolver de Duprat est chargé, tire une chaise à elle, s'installe face à l'inspecteur et allume une cigarette. Elle rend à Régine le pistolet d'alarme de Gaspard.

- « Vous pouvez y aller, les filles, je surveille notre ami. Il n'a pas dit un mot depuis que Cyrielle a mis fin à leur idylle. Mais, pour passer le temps en attendant votre retour, il aura peut-être envie de me parler de sa maman, de sa collection de ronds de bière, de ses philosophes favoris ou encore de ses projets de carrière, peu importe. Mais laissez-moi tout de même un de vos foulards pour lui farcir le bec si jamais il voulait pousser les décibels un peu trop fort, j'ai les oreilles sensibles. Faites ce que vous avez à faire, mais ne tardez pas trop. Nous avons encore du pain sur la planche. »

Sur le parking, Régine et Cyrielle n'ont aucune peine à identifier le véhicule de Duprat, puisqu'il est le seul à y stationner à cette heure. Après avoir placé un journal du jour sur le pare-brise, l'une et l'autre photographient le tout avec leurs téléphones portables et font suivre les clichés sur leurs messageries personnelles. Puis elles s'y installent, Régine au volant, Cyrielle à ses côtés, et les voilà parties, fébriles et superbement concentrées sur la suite des opérations. En passant devant sa loge, elles saluent pour la forme ce bon vieux Gaspard, que l'on aperçoit fidèle à son poste c'est-à-dire vautré sur sa petite table et parfaitement endormi. Il ne leur faut dès lors que dix minutes pour se rendre au domicile d'Hector Galland et se garer devant la porte de son pavillon. Derrière les rideaux de tulle de la porte-fenêtre donnant sur ce qui ressemble à un salon, elles aperçoivent son épaisse silhouette apparemment affairée à se verser un verre. Quand la petite famille n'est pas là, monsieur trinque. Parfait. La rue est déserte. A travers les fenêtres des autres pavillons, des soubresauts de lumières bleutées signalent que la cérémonie des informations télévisées est à son apogée. Avant de sonner à la porte d'entrée de Galland, Régine passe le pistolet d'alarme à Cyrielle, dissimulée dans l'embrasure couronnée de lierres grimpants.

- « Qui est-ce ? »
- « Régine Grimaldi. »
- « Tiens donc ! Que me vaut l'honneur ? »
- « J'ai réfléchi à vos propositions. »
- « Fort bien. Et alors ? »
- « Vous êtes seul, monsieur Galland ? »
- « Oui. »
- « Puis-je entrer ? »
- « Mais avec plaisir, chère Régine ! »

La porte s'ouvre sur le sourire instantanément lubrique de Galland.

- « A la bonne heure ! Vous voici enfin rendue à de meilleures dispositions, à ce que je vois. Entrez donc ! Depuis le temps que je vous y invite. Mais ôtez donc votre manteau », et il tend déjà les bras vers elle.

- « A de meilleures dispositions ? Je ne crois pas. Mais à de bien pires, il n’y a pas de doute ... »

Et elle repousse violemment le petit bonhomme vers le fond du vestibule. Pendant qu’il dégringole dans un vacarme de bibelots, Cyrielle fait irruption, le pistolet d’alarme à la main, et referme la porte derrière elle. Il se relève lourdement et, sous ses sourcils hérissés, jaillit un éclair de panique.

- « Ça devient une habitude ? Vous ne croyez pas que vous allez m’impressionner avec vos manières de bas-fonds et votre flingue. Que voulez-vous encore ? »

- « Ce que nous voulons ? Enfin une question intéressante ! Mais simplement trinquer avec toi, Hector le Butor. Et plutôt dix fois qu’une ! Où est passée la bouteille que tu étais en train de célébrer il y a un instant ? Entrons donc au salon. Mais faisons vite, nous sommes attendues ailleurs, et toi aussi. »

- « Je vais où je veux, et si je le veux », proteste Galland en réajustant son veston d’intérieur.

- « Mais il fanfaronne encore, Hector ? », réplique Cyrielle en pointant de nouveau vers lui le pistolet et en lui indiquant du menton l’entrée du salon. « Mais il se trompe, le petit monsieur. Ce soir, c’est comme tous les vendredis soirs désormais, il va où nous voulons, quand nous voulons. Et comme nous sommes pressées, nous allons droit à l’apéro en sautant la case amuse-gueules. D’autant que la tienne n’est vraiment pas réjouissante. »

De ses mains toujours gantées, Régine a saisi la bouteille de whisky qui trône sur le guéridon, devant la cheminée. Elle en remplit un verre à ras-bord et le lui tend.

- « A ta santé, grand chef ! Ne tremble pas comme ça, tu en renverses ! Pas de gâchis entre nous ! Surtout avec du *Old Pulteney* quinze ans d’âge, à ce que je vois ... Je n’y connais rien, mais ça promet sans doute une cuite de luxe. Allez, encore un verre, nous avons de la route à faire. »

Cyrielle repasse le pistolet à Régine et profite des péripéties de ces mondanités hors du commun pour se rendre à l’étage du pavillon et visiter la chambre conjugale. Elle y dépose çà et là – sous un des oreillers, dans le tiroir de la table de nuit, au pied de la commode –, et à l’attention perspicace de madame Galland, quelques lingerie féminines dont les trois comparses n’ont plus l’usage et qu’elles ont rassemblées pour l’occasion. Une petite culotte et un soutien-gorge en soie rouge sont même délicatement abandonnés par ses soins entre deux paires de chaussures à talons-hauts sur une étagère basse du  *dressing*  attenant à la chambre.

Quand Cyrielle rejoint le salon, Hector Galland achève péniblement son quatrième ou cinquième grand verre et, les yeux chavirés, hoquetant, il oscille entre vertige rotatoire et sentiment de désintégration. Il ne dirige plus rien, il a perdu l’essentiel de ses ressources, et son humanité résiduelle titube entre les deux femmes qui l’encadrent fermement et qui, après l’avoir enveloppé d’un pardessus, le guident sans trop difficulté vers la voiture de Duprat. Pendant qu’il balbutie encore de vagues et sourdes protestations, elles l’installent à la place du passager avant et le trio s’en retourne paisiblement vers l’usine Mitout. En passant devant la loge de Gaspard, Galland retrouve un chouïa de lucidité et il réussit à se jeter sur le klaxon et même à l’actionner dans une tentative aussi désespérée qu’embrumée d’alerter le gardien, pourtant si habituellement méprisé, sur son statut d’otage. Le vieil homme sursaute, lève le nez, semble reconnaître le DRH, le salue aussi

protocolairement qu'il le peut, et se rendort aussitôt. Régine lâche un instant le volant pour tendre un *kleenex* au malheureux Galland, soudain secoué d'incoercibles sanglots.

Dans l'état où celui-ci se trouve maintenant lorsque le véhicule vient se poser devant l'entrée principale des bâtiments, il s'avère plus laborieux que prévu de l'en extirper, de le trainer jusqu'à l'ascenseur puis de s'y enfourner avec lui.

- « Laisse-moi redonner un coup de peigne à ta mèche magique... », lui intime, entre le deuxième et le quatrième étage, une Cyrielle décidément soucieuse de recoiffer les hommes. « Quelle tragique calvitie, tout de même... Bon, ce n'est pas tout, on est chez Mitout ! Alors redresse-toi un peu, que diable ! Rends-toi un peu présentable avant de comparaître devant la maréchaussée, sinon tu vas faire mauvaise impression. Pour la forme, nous allons d'ailleurs repasser au vouvoiement ».

- « Oui, il faut que la procédure soit irréprochable si on la veut efficace. Mais enfin, il n'est pas sûr pour cela que la maréchaussée soit elle-même très ... présentable ... », objecte Régine, pince-sans-rire, comme ils sortent tous trois de l'ascenseur. « Tu ... je veux dire vous reconnaissez les lieux, n'est-ce-pas ? Comme votre bureau était fermé, nous avons pris la liberté de nous installer dans celui de votre secrétaire. Pas d'objection, depuis hier soir ? D'ailleurs, nous y voici. Tout va bien, Hapsatou ? »

Le bureau et ses deux occupants sont dans l'état où Régine et Cyrielle les ont laissés, il y a près d'une heure, nuages de fumée et cendrier farci de mégots mis à part.

- « Oh oui, tout va bien, trop bien même. Mais je m'ennuie carrément. Pas la moindre tentative d'évasion, ou de séduction, que sais-je encore ? Pas besoin de bâillon non plus. Notre ami semble avoir perdu sa langue depuis la semaine dernière. Pas vraiment sidéré, juste dérouté. Pas préparé à ce qui lui arrive. On dirait que seule ta présence l'inspire, ma chère Cyrielle. A moins que, culture de flic oblige, il se méfie des *blacks* dans mon genre. Mais même à cela je ne crois pas. Comme je le vois, il tient trop à son image de 'jeune homme propre sur lui', du genre 'bien noté par sa hiérarchie', s'efforçant de dire 'monsieur' aux basanés en garde à vue, baisant par ci par là avec des secrétaires de circonstance, même des arabes, mais soucieux de son avenir et branché pour le plus long terme sur la fille du médecin ou sur celle de l'adjoint au maire. Il ne fume pas, non plus. Pas même le joint que je lui ai proposé. Bref, à vous de jouer, les filles, moi il me gonfle avec son *look* de démocrate-chrétien. Je vais enfin pouvoir m'en rouler un autre pendant que vous cuisinez ces deux vilains. Oh, à propos, bonsoir monsieur le Galland de ces dames, je ne vous avais pas vu, tout tassé dans l'ombre comme vous êtes ! Vous avez l'air moins frais que d'habitude. Tenez, je vous laisse ma chaise, moi j'ai la chaise plus généreuse que vous, installez-vous donc en face de l'inspecteur, il est bien assis lui aussi comme vous voyez, pour ma part j'ai eu ma dose de ce spectacle et je n'ai pas trouvé la télécommande pour changer de chaîne ».

- « En effet, il est temps d'en venir aux choses sérieuses », enchaîne Régine. « Nous n'allons passer ici ni la nuit ni le week-end, enfin les messieurs peut-être, mais pas nous en tout cas. Donc, pour commencer, café pour tout le monde, surtout pour monsieur Hector ! Il y a toujours une cafetière dans un secrétariat, pas vrai ? Hapsatou, veux-tu t'en charger avant ton joint, cela te dégourdira les jambes ? Sans sucre pour moi. Avec beaucoup de sucre pour monsieur Hector. Pendant ce temps, je vous explique ce que nous allons faire tous ensemble, et vous verrez que ce sera une belle œuvre de justice collective. Vous le verrez mieux encore une fois que vous serez un peu dégrisé, monsieur Hector – éventuellement, et si vous y tenez, l'une d'entre nous vous accompagnera aux toilettes pour

pisser votre whisky quinze ans d'âge (nous avons désormais une culture commune des toilettes captives, n'est-ce-pas ?), sinon vous pouvez tout aussi bien faire sur vous, nous ne sommes pas regardantes sur ce point. Et pareil pour vous, monsieur l'inspecteur, avec tout le respect que nous vous devons, si vous avez besoin d'aller pisser votre trouille. Mais n'oubliez pas l'un et l'autre que nous disposons de deux armes et d'aucune raison de ne pas nous en servir si vous vouliez faire les malins. De toute façon, voyez nos gants, aucune de nos empreintes digitales ne sera retrouvée sur les lieux. Bref : dans les meilleurs délais possibles, comme je le disais, mes amies et moi-même nous allons nous relayer pour vous solliciter et vous accompagner, monsieur le DRH, dans le recueil de vos dépositions et en prendre note au fur et à mesure sur l'ordinateur ici présent. »

- « L'idée », embraye Cyrielle en faisant passer d'une main à l'autre le revolver de Duprat qu'Hapsatou lui a confié pendant la préparation du café, « l'idée est d'enregistrer par écrit les exposés de chacun de vos sales comportements tels que nous vous les avons rappelés, puis répétés à l'inspecteur, la semaine dernière dans les vestiaires. A savoir : les agressions de la mère d'Hapsatou, les entretiens d'évaluation de Régine, vos agissements dans et après l'ascenseur avec moi. Vendredi dernier, vous avez l'un et l'autre cherché à passer nos récits à la trappe, soit en les niant effrontément, soit en suggérant leurs enlisements judiciaires. Ce soir, nous allons donc nous y prendre autrement. Nous allons restituer les faits à la première personne, la vôtre, monsieur Hector, sur papier à en-tête de l'entreprise Mitout et de sa Direction des Ressources Humaines. Puis nous vous les ferons signer et, si vous vous y refusez, nous n'aurons aucun scrupule à imiter votre signature – vos notes de service en regorgent, tiens j'en vois une punaisée ici sur le tableau d'affichage – et quoi qu'il en soit nous y apposerons votre tampon – il est là, sur le bureau de votre secrétaire. Quant à vous, monsieur l'inspecteur, nous vous ferons contresigner ces dépositions, en faisant état du fait qu'elles ont été reçues par vous-même et en votre présence. Si vous refusez vous aussi à le faire, n'oubliez pas, encore une fois, que nous sommes armées et que, si nous en décidons ainsi, il vous faudra le cas échéant expliquer la disparition de votre arme de service à votre hiérarchie. Sachez ensuite que nous disposons, à l'intention de celle-ci, de preuves photographiques de la présence de votre véhicule personnel, ce soir, sur le parking intérieur de Mitout. Et souvenez-vous enfin que nous disposons de votre portefeuille et donc de votre carte professionnelle – Régine, veux-tu en faire quelques photocopies, la machine est à côté de la cafetière ? – et par conséquent aussi d'un modèle de votre signature. Est-ce clair pour tous les deux, messieurs ? Ah, je vois que vous émergez de votre cuite, Hector le Butor ! Et vous, cher Armand, que mes beaux yeux et les mèches rebelles de mes cheveux retiennent maintenant plus que jamais votre attention ! »

- « Alors à l'action, tout le monde ! », reprend Régine. « Hapsatou, ce café ? Prêt ? Allez, double dose pour tout le monde ! Et triple dose pour monsieur Hector, notre Délégué aux Remords Honteux, notre inspirateur en chef de dépositions si longtemps attendues ! Il n'y a maintenant plus de temps à perdre. Nous autres avons prévu une soirée culturelle en ville, après toutes ces formalités administratives. Il nous faudra cependant ne pas nous coucher trop tard. Cyrielle a en effet omis de vous préciser que, dès qu'elles seront tout à l'heure établies, nous ferons ici-même des photocopies des dépositions signées par vos soins – ou, sinon, par les nôtres – ainsi que de tous autres documents utiles, et que nous enverrons l'ensemble demain matin en recommandé, dès l'ouverture de la poste, au procureur de la République. Avec accusé de réception au nom et à l'adresse personnelle d'Hector Galland, cela va sans dire. Si, si, inspecteur, ne prenez pas cet air dubitatif, la poste du centre-ville reste ouverte le samedi matin. Bon, Hapsatou, tu commences avec Hector ? Cyrielle, tu veilles au grain ? Moi, je me mets à l'ordinateur, je note et j'ajuste. Après, on tournera »

Ainsi est-il dit, et ainsi est-il fait. Les trois femmes doivent très souvent rappeler des circonstances, détricoter des argumentations spacieuses, apporter des précisions déterminantes pour compléter les récits qu'Hector Galland, d'abord pâteux, puis somnolent, veut bien concéder. Comme convenu entre elles la veille au soir, elles se relayent méthodiquement et sans discontinuer pour traiter de chacune des trois situations ainsi attestées. Pour la plus ancienne d'entre elles, c'est donc Hapsatou qui rappelle le contexte et les faits tels qu'ils lui ont été relatés par sa mère et qu'elle en a vécu les conséquences, Cyrielle qui sollicite des éclaircissements et propose des mises en perspective, Régine qui note au clavier, après quoi la première reformule la version détaillée qui s'en suit, la seconde demande confirmation et valide les amendements, et la troisième établit la version finale. On passe ensuite à la situation suivante, introduite par Régine, et les rôles s'échangent entre les trois femmes. Puis à la troisième, celle de l'ascenseur. Mais, déjà, Galland n'objecte plus guère. Il confirme pour l'essentiel les propos et les gestes qui lui sont attribués. Il a surtout envie d'en finir. Quand il réalise que les trois documents qui sortent de l'imprimante se présentent, comme annoncé, sous l'entête « Entreprise Mitout – Direction des Ressources Humaines » et sous la forme de récits accablants dont il est censé être l'auteur, il dresse un instant la tête et se refuse à signer. Il s'agite et bredouille qu'il lui faut consulter son avocat, tout en constatant aussitôt dans une semi-pleurnicherie qu'il a oublié son téléphone chez lui. Il se lève en s'agrippant aux rebords du bureau, fait tourner en l'air un index qui se veut menaçant, tente de réajuster ses lunettes et sa mèche de vieux beau aux dépens de son équilibre, reprend appui sur le bureau, vocifère encore un peu que « ce ne sont pas trois petites trainées qui vont, qui vont ... ». Mais Duprat, qui a observé l'ensemble de la scène à mi-chemin entre la fascination et la plus profonde consternation, sort enfin de son silence et lui affirme d'une voix froide :

- « Monsieur Galland, je peux vous assurer qu'à ce stade votre intérêt est de signer ces documents. Et que je ferai connaître en lieux et temps utiles, à votre avocat et au procureur, les conditions dans lesquelles ils vont être extorqués. »

Après quoi Galland se rassoit, regarde tout autour de lui, exécute sa signature d'une main molle au bas des feuillets que les trois femmes lui désignent, puis s'endort définitivement sur sa chaise. L'inspecteur demande qu'on lui détache la main droite et, sous la formule attestant qu'il a dument assisté à leur libre établissement, il contresigne à son tour les trois textes. Puis, avec moult œillades en direction des trois femmes :

- « Félicitations, vous êtes arrivées à vos fins ! Je pense que vous pouvez maintenant me libérer, me rendre mon arme, mon portefeuille et mes clés de voiture », suggère-t-il.

Les trois femmes éclatent de rire :

- « Mais ce n'est pas du tout ce que nous avons prévu ! », objecte Hapsatou en lui religotant la main.

- « Non, pas le moins du monde. Que vous trahissiez ce pauvre DRH – avant de nous trahir à notre tour, le moment venu – , ça oui. Ça vous ressemble assez. Mais que nous vous libérions aussitôt après, ça non ! », confirme Régine.

- « Pauvre Armand ! Comment peut-on être aussi naïf dans la police ? Et à votre âge ? », soupire Cyrielle en hochant la tête.

- « Mais alors, qu'avez-vous donc prévu ? », s'inquiète Duprat, devenu blême.

Au lieu de lui répondre, les trois femmes s'affairent soudain dans le secrétariat, ouvrent les placards, fouillent les tiroirs. Quelques minutes plus tard :

- « Voilà, j'ai trouvé l'aspirateur », annonce Hapsatou.
- « Et moi, une liasse de fiches vierges d'évaluation professionnelle », ajoute Régine.
- « OK, on a tout ce qu'il nous faut : tout le monde dans l'ascenseur, maintenant ! », conclut Cyrielle.

Elle ajoute :

- « Qui a une épingle à cheveux ? »
- « Mais toi sans doute, Cyrielle, la spécialiste des cheveux ! », répondent en chœur les deux autres. Cyrielle confirme.

Duprat est trainé dans le couloir, ficelé sur sa chaise, devant la porte de l'ascenseur. Son portefeuille et les clés de la voiture sont replacés dans ses poches. Mais pas son arme. L'aspirateur est déposé à côté de lui et le paquet de fiches sur les genoux. Puis c'est au tour de Galland d'être évacué. L'entre-jambes désormais inondé, il ronfle comme un camion : Hapsatou et Cyrielle doivent le saisir sous les aisselles, et Régine par les mollets. Elles ouvrent la porte de l'ascenseur, resté fidèle au quatrième étage, elles y entassent les deux hommes, l'aspirateur et la liasse, ajoutent deux grandes bouteilles d'eau et quatre paquets de biscuit, appuient sur le bouton du premier étage et laissent la porte se refermer. Dès que la cabine s'ébranle, Cyrielle, sur le palier, enfonce l'épingle à cheveux sous le bouton d'appel ce qui, comme le lui avait expliqué Galland lui-même, déclenche le dispositif de sécurité, coupe l'alimentation électrique – y compris celle de l'appel au gardien – et immobilise l'ascenseur.

De fait, quelque part entre le troisième et le premier étage, on entend la cabine interrompre sa descente dans un grincement. Et le seul de ses occupants en état de réagir, à savoir l'inspecteur, qui commence à pousser des beuglements de révolte et d'angoisse avec une intensité sonore dont on ne le croyait guère capable, sauf peut-être lorsqu'il interroge de très jeunes gens, plus ou moins délinquants, plus ou moins innocents et plus ou moins basanés au fond de son commissariat. Nul doute qu'il vient de comprendre enfin ce qui lui arrive en ce second vendredi soir. Et qu'au cinéophile avisé qu'il se flatte si souvent d'être parvenu en d'épais et dramatiques effluves l'écho de la musique improvisée par Miles Davis sur les images en noir et blanc de l'admirable *Ascenseur pour l'échafaud* ...

Peu compatissantes, les trois femmes qui assurent aujourd'hui le scénario et la mise en scène de *C'est arrivé chez Mitout* – ainsi que son *casting*, ses costumes, l'essentiel de ses dialogues, une partie de ses éclairages et peut-être même sa production – se soucient assez peu des émois, tardifs pour l'un, éteints pour l'autre, de leurs acteurs. Les parfaites ménagères qu'elles ont appris dès l'enfance à devenir se sont préalablement munies de chiffons en peau de chamois. Et, bien qu'elles aient ce soir constamment opéré gantées, elles s'affairent à effacer toutes traces éventuelles d'ADN sur les objets qu'elles ont manipulés dans le bureau, sur le bouton et l'encadrement de l'ascenseur, comme elles l'ont fait chez Galland et comme elles vont le faire dans la voiture de Duprat puis dans la loge de Gaspard – où elles replaceront le pistolet d'alarme dans son tiroir – avant de quitter les lieux. Seule l'arme de Duprat sera conservée, à toutes fins utiles, cachée dans le creux d'un tronc d'arbre de la proche forêt, avant d'être jeté à la rivière lorsque sa détention ne sera plus nécessaire.

Depuis qu'elles ont concocté la veille au soir leur action-commando, les trois femmes savent parfaitement, en effet, ce qu'elles auront à faire et à dire lorsque les deux hommes seront retrouvés

lundi matin à l'ouverture de l'usine— ou qu'ils l'auront été un peu avant par Gaspard, ce qui est peu probable, car même si la présence d'un véhicule inconnu sur le parking vient éveiller sa curiosité, il se bornera à le consigner sur son registre, en omettant sans doute d'en relever le numéro d'immatriculation, et il s'en tiendra sans doute là. Lorsque, donc, les deux hommes seront extirpés de l'ascenseur dans un état de marasme dépassé et qu'ils n'auront de cesse de nommer et d'accuser leurs trois persécutrices présumées, celles-ci, d'abord bouche bée puis levant les yeux au ciel et ouvrant les bras dans un geste de stupéfaction scandalisée, nieront catégoriquement leur présence et leur participation aux événements mentionnés. L'épisode du vestiaire étant resté occulté, personne ne doutera alors de leur bonne foi, du moins dans un premier temps. Dès qu'ils auront recouvré un peu de lucidité, les deux hommes hésiteront eux-mêmes à entrer dans les détails : Galland pour des raisons évidentes, et que la découverte par sa femme d'une collection de sous-vêtements féminins dans la chambre conjugale rendra d'autant plus cruciale. Quant à Duprat, sa voiture aura été rendue invisible par toutes celles qui stationnent dès le lundi matin sur le parking et, ignorant ce qu'il est advenu de son arme de service, il préférera se taire à ce sujet ... Bref, il est possible que chacun s'accorde tacitement à éviter d'engager ou de se prêter à des investigations approfondies. Et, pour finir, que la liasse de dépositions reçues en début de semaine par le procureur de la République débouche, quant à elle, sur un prudent non-lieu.

Seule une justice profane aura dès lors magnifiquement déployé puis rentré ses tentacules. Mais peut-être désormais, chez Mitout, plus aucune femme ne courra de risque odieux en passant l'aspirateur le soir dans les bureaux, ni en se présentant à un entretien d'évaluation ni en prenant l'ascenseur avec un chef. Peut-être.

Dans l'immédiat, par prudence et parce que leurs vies ne se résument pas aux heures qu'elles passent chez Mitout, Régine Grimaldi, Hapsatou Ouédraogo et Cyrielle Chevassus ont de toute façon préparé et conforté leurs alibis. Lorsque, vers vingt-deux heures, elles rejoignent leurs amis musiciens et leurs amies musiciennes dans la cave insonorisée, enfouie sous leur bar favori du centre-ville, où le groupe de rock d'Hapsatou tient chaque vendredi soir ses répétitions, chacun est déjà en mesure d'affirmer sous serment, s'il y a lieu, qu'elles y sont arrivées dès dix-huit heures. Elles sont certes très en retard ce soir – comme la semaine dernière, où elles semblaient si tristes –, mais personne ne songe à leur poser des questions. Pas même le compagnon d'Hapsatou, bassiste et arrangeur du groupe. Surtout pas lui. Ce sont les règles de vie de leur couple sans règles. On se réjouit cependant de l'arrivée d'Hapsatou : un orchestre sans sa chanteuse est plus bancal qu'« un poisson sans bicyclette », aurait-on dit un demi-siècle plus tôt. Mais aussi de l'arrivée de Cyrielle, dont les talents de percussionniste et de choriste ont impressionné le groupe et stimulent son allant rythmique et mélodique depuis près de six mois, au point d'être devenus indispensables.

La venue de Régine, quant à elle, est comme toujours un impromptu apprécié, et qui parfois intimide. Elle est l'ainée du groupe. Un pied dedans, un pied dehors, elle ne les rejoint que de temps à autres. On la sait mariée, mère de famille, syndicaliste opiniâtre. Ses yeux verts ruissellent d'amour, d'un amour impossible peut-être, c'est peut-être cela qui l'inspire – comment instiller de l'amour dans les recoins d'un monde qui le chasse ou le caricature ou le salit mais qui finit par reconnaître son empire ? – et c'est de cette douce et amère substance que viennent les paroles qu'elle écrit, à son rythme, sur les musiques que les autres composent. Celles qu'elle leur propose ce soir lui sont venues le matin même, avant de partir à l'usine, pour un morceau qu'elle les a entendus répéter le

mois dernier. « Un conte d'hiver », dit-elle, « une mini-fiction qui finit par percer sous la couche épaisse de la banalité du quotidien. Ça s'appelle 'L'ascenseur' ».

*Walter est un p'tit gars bien clean  
qui surveille le pli de ses jean's.  
Il mange des agrumes,  
des légumes,  
et pratique le jogging.*

*Très branché sur l'informatique,  
il cherche un stage en Amérique.  
Il place ses ressources  
à la Bourse,  
et se veut pragmatique.*

*Il améliore ses connaissances.  
Il veut cultiver toutes ses chances.  
La vie pour lui est un challenge  
qui exclut les bêtes et les anges.*

*Walter est un fonceur.  
Il vit à cent à l'heure.  
Et rien ne lui fait peur  
dans la course aux honneurs.  
Pour gagner les hauteurs,  
il emprunte l'ascenseur.*

*Julie est une fille sans histoire,  
élégante dans son tailleur noir.  
Elle boit du Coca,  
elle aime ça,  
et sort le samedi soir.*

*Elle est la dévouée secrétaire  
d'un ventripotent manager.  
Vu qu'il lui confie  
ses soucis,  
c'est sûr qu'elle sait se taire.*

*Elle n'a rien contre le mariage,  
et toutes ces choses de son âge.  
Elle fréquente le fils du notaire  
qui fait son service militaire.*

*Julie veut du bonheur,  
de gros bouquets de fleurs.  
Elle sent battre son cœur  
tous les soirs à cinq heures  
lorsqu'après le labeur  
elle appelle l'ascenseur.*

*Walter appuie sur le bouton  
et s'envole vers son ambition.  
Il a ficelé  
son dossier,  
et rasé son menton.*

*Julie là-haut sur son palier  
ne rêve que du rez-de-chaussée.  
L'ascenseur est là :  
quel émoi  
de le voir occupé !*

*Walter, Julie furent enfermés  
une bonne partie de la soirée.  
On les retrouva enlacés  
lorsque la panne fut réparée.*

*L'ascenseur, ce farceur,  
a coupé l'disjoncteur,  
a créé la ferveur,  
suscité la moiteur.  
Le fil a coupé l'beurre :  
les frères aiment leurs sœurs.*

Le lundi matin, les premiers cols bleus et les premiers cols blancs venus prendre leurs postes, accompagnés d'un Gaspard plus lunaire que jamais, constatent le blocage de l'ascenseur. La société de maintenance est aussitôt contactée et parvient à le faire redémarrer. Lorsque la cabine rejoint le rez-de-chaussée, elle s'ouvre sur un spectacle insolite : celui du DRH et d'un jeune inconnu, qui se prétendra plus tard policier, tous deux dans un état d'hygiène déplorable, mais surtout figés et comme collés, en larmes, debout dans les bras l'un de l'autre, et refusant de se séparer. Outre la présence à leurs pieds de bouteilles d'eau et de paquets de biscuits, tous vides, on note la présence, plus étrange, d'une liasse de formulaires et d'un aspirateur. Ainsi que d'une chaise et d'une longue cordelette.

- « Comprenne qui peut », murmure Gaspard. « Mais je crois savoir qui ... »

- « Non, taisez-vous Gaspard ! », le coupe Galland en sortant de l'ascenseur. « Pas un mot, pas un nom, laissez-les tranquilles ! Ce sont elles qui ont rendu cela enfin possible ... »

Hector Galland tend la main à Armand Duprat et tous deux se dirigent, se tenant par la taille, vers la sortie de l'entreprise Mitout. Un pâle soleil levant d'hiver éblouit les témoins de la scène qui, sans dire un mot, les regardent s'éloigner. Dans l'esprit du policier, les trois lettres du mot « Fin » doivent maintenant s'accrocher quelque part entre la grille et l'horizon.

Pendant que défile le générique, on voit cependant le procureur de la République, informé de ces scandaleux développements, prendre attentivement connaissance du pli recommandé que l'on vient de déposer sur son bureau. Le regard sévère filtrant de derrière ses épaisses lunettes d'écaille laisse comprendre que l'hypothèse du non-lieu, un temps caressée, ne sera finalement pas retenue.

Plouf (c'est le bruit banal que, quelques jours plus tard, fait l'arme de service d'un policier que l'on vient de jeter dans la rivière qui traverse une charmante petite ville de sous-préfecture, verdoyante et sans histoire)

*Paris – Boa Vista – Saint-Claude  
Janvier 2019*

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**NOUVELLES**

**Mitout - 2019**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021**

**Paris, 2020**

**ISBN 979-10-394-0577-5**